

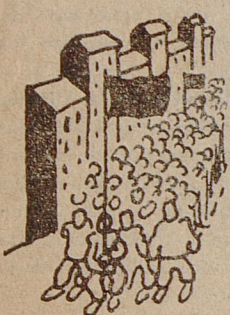
le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :

Belgique 45 fr.
Congo 60 fr.
Etranger 60 ou 75 fr.
C. Ch. Post. 2583-74



On étrangle la République



APRÈS L'ÉMEUTE...

PLACE AUX VIEUX!

**Des jeunes sont morts :
Géronte est au pouvoir!**

Ceci se passe en France. Mais la France est proche. Et à Bruxelles on s'y réfère sans cesse. Aussi bien, de quoi parler aujourd'hui, si ce n'est de Paris?

L'émeute vient d'y gronder. On a dressé des barricades. On s'est battu. Le sang a coulé. La poudre a fumé dans l'air. L'incendie a rougi les nuages.

Le vieux vocabulaire REVOLUTION s'est soudain mis à vivre : il s'est inscrit tout seul à la faveur de ces signaux étranges et puis, tout seul, il s'est défait dans la fumée du ciel.

OOO

Cette révolution, ce fut une fausse révolution. Ce n'était pas le peuple, le vrai peuple, qui l'autre soir manifestait aux cris jumelés de « Vive le Roi! » et de « Vivent les Soviets! », aux chants inconciliables de l'Internationale et de la Marseillaise. Quand le peuple manifeste, il sait pourquoi et il le dit. Ceux-ci criaient « A bas les voleurs! » ce qui n'est pas nouveau et s'adressait aux hommes de leurs partis plus encore qu'à ceux des partis d'en face. Ils voulaient détruire le parlement, et voilà qu'ils acclament le nouveau ministère! Parce qu'ils croient de bonne foi que ce Cabinet neuf, c'est leur enfant à eux!

Un vieil enfant, en vérité!

Un vieil enfant issu de quelques jours d'émeute et de stupeur, dans l'instant que l'angoisse, la faiblesse et la peur faisaient tomber le pouvoir des mains de ceux qui le tenaient du corps électoral et qu'une importante majorité venait de valider.

OOO

Entre temps, il est vrai, il y avait eu quatorze morts.

Pendant la guerre, il y en eut quatorze millions.

Alors, quand même, de grâce, qu'on taise un peu cette fausse sensiblerie, cet alarmisme de commande qui font que tout Paris, la province, l'étranger et la presse remorquée se mirent soudainement à crier au scandale.

Au dernier jour de la guerre inutile, beaucoup n'étaient pas bien sûrs qu'il fallait en finir et, à onze heures moins cinq, des officiers criminels décrochèrent une dernière citation en postulant la gloire de compter le dernier mort dans les rangs de leurs hommes : pour rien, pour le plaisir et pour l'honneur! Je ne sache pas qu'on les ait poursuivis, ni eux ni les vrais responsables de la guerre de quatorze. Mais nous savons que quelques députés en délire et M. Béraud soi-même réclament le poteau pour Frot et Daladier!

Ceux qu'il fallait fusiller, le 7 février au petit jour, c'étaient Maurras et Daudet qui ont provoqué l'émeute du bout de leur plume agitée et du fond de leur calme bureau, comme déjà ils avaient fait tuer Jaurès.

Daladier n'a pas eu ce courage. Les hommes de gauche — sans doute parce qu'ils sont (si peu que ce soit!) plus près du peuple et de la vie vivante — ont rarement le courage d'être des justiciers. Qu'ils tremblent que la réaction y mette moins de formes quand l'heure aura sonné et qu'à l'avenir (s'il leur reste un avenir!) ils prennent exemple sur Hitler et sur Mussolini.

Certes oui, on se passerait bien de sang; mais il est des moments de l'Histoire où il faut du sang pour mettre un frein à de plus grandes tueries.

L'homéopathie a du bon. Une révolution, le premier août quatorze, gagnant fatalement tous les pays sitôt le signal donné, eût empêché la guerre. Elle eût été sanglante. Mais elle n'aurait pas fait quatorze millions de morts.

C'est loin tout ça.

Ce qui est récent, c'est la nouvelle défaite des partis rouges — rose tendre, serait mieux dit! La presse servile, la presse truquée, la presse vendue, la presse à subsides, la presse des charognards, la grande presse en un mot, a bien raison d'illuminer. La faiblesse des gauches, l'avènement des vieillards de l'union sacrée, le glorieux réveil de l'esprit national ne peuvent que profiter aux munitionnaires, aux prébendaires aux silennaires et aux valets. Et comme, pour cette grande presse, il s'agit d'intérêts et non point de justice, la voilà bien servie et la voilà contente. D'autant plus contente que c'est Géronte qu'on a mis au pouvoir.

OOO

La grande presse aime bien les vieillards. Ce sont les seuls qui n'innovent pas. Avec eux, pas besoin de courir : l'information est lente. L'article d'il y a deux ans peut toujours servir. Inutile de penser ni d'imaginer quoi que ce soit. Doumergue c'est Doumergue.

(Suite en page 6)

Pierre FONTAINE.

Autour de l'affaire

Ce que j'ai vu à Paris

AVANT-PROPOS

« LE CADAVRE QUI BAFUILLE ». — LE DESARROI DU PARLEMENT. — L'ÉMEUTE GRONDE. — UN GOUVERNEMENT AFFOLE. — QUAND LES PAVES SE SOULEVENT. — RÉGIME CORROMPU, RÉGIME CORRUPTEUR, RÉGIME SANGUINAIRE. — AU PALAIS DES AVEUGLES ET DES SOURDS.

Les lignes qui suivent ont été écrites l'autre semaine, dès mon retour de Paris où je venais d'assister aux premières émeutes provoquées par l'affaire Stavisky. Ces lignes devaient former le début d'une série d'articles que j'avais promis au « Rouge et Noir ». Des voyages professionnels m'avaient ensuite obligé à retarder l'achèvement de ce reportage. Je ne le regrette point aujourd'hui. Après tout ce qu'on a écrit sur ce qui s'est passé avant, pendant et après la nuit tragique, après tout ce qui a été dit de faux et de tendancieux, il est bon de reprendre les faits un à un et de montrer l'évolution réelle des événements.

Voici donc ces lignes, qui datent déjà de plus de quinze jours. Je m'en voudrais de changer un iota à ces impressions d'alors, qui n'ont fait que se confirmer depuis.

**

« Il n'est peut-être pas trop tard pour parler de l'affaire. Il est même préférable, me semble-t-il, de n'en parler que dans une atmosphère quelque peu rassénérée. L'année puante a fini comme elle devait finir : par un bouquet de puanteurs », écrivait Henri Béraud dans un article déjà célèbre et qui le mérite. « Le pays tout entier est au bord de la violence ».

Cette dernière phrase m'avait laissé sceptique. J'avais tort.

Dès mon arrivée à Paris, le lundi, je trouvai une ville en fièvre, une population énervée, des dirigeants inquiets. Au Palais de Justice, au Palais-Bourbon, c'était l'animation des grands jours. Dans les cafés, que ce fût au « Veau qui tette » de Vaugirard, aux « Deux Magots », près de St-Germain-des-Près, à Auteuil ou à Montmartre, on ne s'entretenait que de l'affaire et de l'émeute latente.

Le soir, près de l'Hôtel de Ville, à l'Odéon, au carrefour de la Croix-Rouge, à Sèvres-Babylone, l'émeute était là. Au boulevard Raspail, au boulevard Saint-Germain, depuis la statue de Diderot jusqu'à la Seine, la présence de groupes d'agents, de gardes mobiles et de gardes républicains, à côté des arbres déracinés, des grilles d'arbres jonchant le macadam, des bancs arrachés, des vespasiennes aux vitres brisées, montrait l'impuissance du service d'ordre, plus exactement son désarroi devant la violence du courroux.

(Suite en page 2.)

Paul RUSCART.

LA FRANCE
SERA-T-ELLE FASCISTE ?

QUAND LE DIABLE SE FAIT ERMITE

Les gardiens de l'ordre construisent des barricades

Quelques dures leçons. Peut-être un espoir

« Il faut nettoyer la France ! Il faut arrêter les « chéquards » et les « Staviskystes » ! Il faut chasser les corrompus et les salauds ! » Qui dit cela ? M. Tardieu, M. Chiappe, M. Maurras et leurs semblables crient ça...

Les masses de petits bourgeois mécontents ont écouté, ils ont été sensibles à ce battage ; ils ont chassé les radicaux-socialistes corrompus.

Aujourd'hui, ils ont Tardieu, le Tardieu de la Homs-Bagdad, de la N'Goko-Sangha. Tardieu qui n'a peut-être pas encaissé les chèques de Stavisky, mais qui a touché les chèques que le gouvernement tzariste allouait aux salauds qui l'aidaient à dépouiller l'épargne française. Ils ont Chiappe, l'inventeur des arrestations préventives, le chien enragé de la répression, le bandit corse Chiappe que flétrit, en ce journal même, Philippe Lamour. Aujourd'hui triomphe l'équipe Maurras-Daudet, le tandem sanglant, les meurtriers qui incitent à l'assassinat du socialiste Jaurès comme ils provoquent aujourd'hui au crime du radical Frot. Aujourd'hui, triomphent les marlous du royalisme et les gredins de la plume.

Bon appétit, bourgeois de Paris, vous avez fait ce que vous appelez de la « bel ouvrage ». Vous avez chassé des députés compromis, vous avez donné la victoire à des ordures politiques et à des

spadassins aux ordres.

...Aux ordres ? Aux ordres de qui ?

Aux ordres de ceux qui ont si admirablement su exploiter le scandale Stavisky, aux ordres de ceux qui grâce à LEUR presse, grâce à la presse qu'ils PAIENT pour faire cette saloparde besogne, ont pu orienter l'indignation populaire vers l'émeute, et puis se servir de l'émeute à leurs propres fins. Aux ordres de ceux qui contrôlent la presse, les agences d'informations et un bon contingent de politiciens. Aux ordres de l'industrie lourde et de la banque !

XXX

Car telle est la signification de cette parodie de révolution qu'a connue la France : un gouvernement représentant d'agriculteurs et de petits bourgeois démocrates, chassé parce qu'il se montrait incapable et peut-être peu désireux d'appliquer la politique de force et de réaction féroce qu'exigent les maîtres de forges et les banquiers.

Le scandale Stavisky fut le prétexte, l'émeute fut un moyen. Et ceux qui, en ce moment, se lamentent devant la douzaine de cadavres couchés sur le pavé de Paris se livrent à la plus abominable bouffonnerie. Cette émeute, ils l'ont préparée, ils l'ont voulue; ces cadavres, le sang en rejaillit sur les meneurs d'Action Française, de Jeunesses Patriotes, de Croix de Feu et sur les énormes canailles qui, de leurs usines et de leurs banques, manœuvrent cette engeance sordide.

Voyez le spectacle : Léon Daudet se torchant l'œil devant ses victimes, mais ricanant d'avoir réussi son coup et réclamant la Cour Martiale pour les ministres qui entendaient protéger le Palais-Bourbon aussi bien contre les « nobles citoyens » d'Action Française que contre la « pègre révolutionnaire ». Car M. Léon Daudet fait des distinctions parmi ces cadavres et si tous ont servi à sa maudite besogne, il ne revendique point à son actif et à son profit les dépouilles des ouvriers communistes abattus parmi les bandes fascistes.

J'allais oublier le côté pénible et odieux de cette émeute du 6 février : des ouvriers communistes participant à cette vilaine besogne. Les événements d'Allemagne n'ont rien appris aux dirigeants du P. C. français.

Ils ont chassé Daladier et Frot ; ils ont, à présent, Doumergue, Tardieu et le maréchal Pétain. Du même coup, leur est rendu Chiappe. On juge une politique non d'après ses intentions, mais d'après ses résultats. Faites le bilan vous-même, M. Cachin.

XXX

Il y a trop à dire, et la seule difficulté que je rencontre dans cet article est d'opérer un choix parmi tant d'éléments d'importance. Je voudrais aussitôt tirer quelques enseignements de ces événements. D'abord, que bien des yeux seront dessillés en ce qui concerne « la France des Droits de l'Homme ». Daladier a dû partir parce qu'il n'était sûr ni de sa

EN DESCENDANT DU SACRÉ-CŒUR

Les leçons d'une émeute et d'une prédication

(MORALITÉ SOUS FORME EPISTOLAIRE)

Je vous avais promis d'aller à Paris chercher, pour vos lecteurs, la leçon des émeutes de mardi, de mercredi, de vendredi enfin.

J'ai erré sur les lieux des bagarres, j'ai vu les forces policières charger des « manifestants présumés », j'ai vu les traces de vols et de pillage, j'ai vu les blessés arborer leurs bandages comme des drapeaux.

Je n'ai rien vu que vous n'ayez lu, rien compris que vous n'ayiez déjà déploré et... j'ai renoncé à vous écrire : j'entrevois la vérité, mais elle gisait sous tant de communications.

Puis... le miracle. Désœuvrement, flânerie ; je suis monté dans la poudrière de Montmartre, vers la dérisoire commune « libre », je suis monté plus haut encore, jusqu'à cette basilique du Sacré-Cœur, où grouillait la foule, dense, chaude, piquée, dans la méchante lumière, des points blancs que formaient les bandages des blessés d'Action Française.

J'ai compris alors, cher ami, la leçon des émeutes : à voir ces

blessés exaltés, à entendre ce dominicain barbu qui, dans un langage affreusement cryptique mais fort clair, offrait à Dieu ces bagarres, ces blessés, ce « sang de France » et cette palpitation populaire.

X

Me voilà redescendu du Sacré-Cœur, vers ces boulevards où les gardes mobiles ont chargé sous les balles des royalistes et des communistes unis.

J'ai compris tant de choses, et c'est si affreux.

Ce fut, vous le savez déjà, une émeute de droite, de la droite la plus obtuse et la plus incompréhensive, de la droite titrée et éternellement émigrée. Les noms des blessés, de ce Belge : Serge du Roy de Blickey, le prouvent comme les excitations de l'« Action Française », qui réclame encore du sang. Comme l'exultation de notre Nation Belge, comme les espoirs du Temps et des journaux financiers.

*Pourquoi faut-il que les communistes, aveuglés par leurs con-

cepts primaires de la « lutte des classes », aient ainsi aidé les camélots du roy, aient attiré sur leur tête l'anathème et la rancune, alors que l'émeute devait préparer un gouvernement de droite, auquel ils ont aidé !

Duperie immense que ces journées qui ont amené un cabinet pré-fasciste au pouvoir, soutenu par ce charmant et jobard peuple de Paris qui se jette vers la mort pour quelques ministres prévaricateurs et prépare les voies à la grande réaction, où ces anciens combattants, aveuglement flattés par les gouvernements depuis quinze ans, jouent un rôle de dupes, permettent l'affichage de ce manifeste du duc de Guise que nous n'oublierons certes pas et qui, peut-être, a aidé à sauver le peu qui reste de la République.

X

Le peuple de Paris, flétri d'orgueil millénaire et de civilisation, ne s'en doute pas, ne veut point le comprendre, mais il est appauvri, affreusement appauvri, et la ville croule de vieillesse. La bour-

geoisie de Paris vit dans une instabilité terrible et ceci explique les mouvements des combattants, les succès de l'A. F. et les prédictions du Sacré-Cœur, lave brûlante qui coule vers Paris, vers le peuple fin mais naïf qui se sépare des intellectuels et du peuple des provinces, pour rallier la fausse tradition de violence verbale et de vacuité de pensée.

Huer des prévaricateurs pour accueillir Tardieu ! Tuer pour préparer les voies à Marin, à un délégué des Anciens Combattants, à des maréchaux et des amiraux ! O dérision !

X

Demain ! grève générale ! Mais où réside sa spontanéité ? où gronde la révolte naturelle du peuple contre les insurgés à partitelle, les émeutiers constellés de crachats, les contribuables fraudeurs et non contents ? Est-ce dans les syndicats ? Non ! Dans la presse de gauche ? Non encore.

(Suite en page 2.)

Marc RAMPION.

police vouée à Chiappe, ni de l'armée gangrenée par l'esprit d'Action Française. Il y a longtemps que nous le savions. Aujourd'hui, la preuve a été faite que l'armée de la république est aux mains des factieux royalistes. Cette première leçon, en tireront surtout profit nos socialistes wallons qui regardent si volontiers vers Paris.

XXX

Un autre enseignement est que la réaction a plus d'un tour dans son sac et que si des pressions financières lui ont permis de faire sauter des gouvernements de gauche, elle n'hésite pas à l'occasion à foment l'émeute et à rentrer dans l'illégalité. Il n'est pas mauvais que les partisans de la « réforme structurelle de la société » (autrement dit de la révolution socialiste) par les voies légales et parlementaires, puissent méditer sur la bonne farce que la bourgeoisie française vient de jouer au suffrage universel.

XXX

Nous pourrions encore philosopher sur l'entrée dans le cabinet Doumergue, du néo-socialiste Marquet. Il peut s'honorer d'être membre d'un ministère tellement réactionnaire qu'il faut remonter au bienheureux R. Poincaré pour en retrouver un semblable. C'est là un excellent début pour les socialistes nationaux. Socialisme national ?...

Oui, je sais, c'est une image renversée. Placez ça devant un miroir, et vous lirez : national-socialisme. Ce qui sonne mieux et nous est plus familier.

Avec cette différence qu'il aurait répugné à M. Hitler de collaborer avec MM. Doumergue, Pétain, Laval, Tardieu et Cie. Et c'est bien ce que nous pensons : le fascisme français est beaucoup plus conservateur que le fascisme allemand. Un fascisme de bistrot et de petits rentiers. Au fait, M. Marquet est dentiste.

XXX

Je ne pourrai pas épiloguer non plus comme je l'aurais voulu sur la corruption au sein des partis politiques. Disons aussitôt que cette corruption EXISTE et que si la droite n'est pas propre, il est fort regrettable que la gauche soit parfois si sale. Il n'y a pas que le scandale Stavisky. Il y a toute la pourriture que chacun sait exister dans son propre parti et à laquelle nul n'a le courage de s'attaquer.

Il y a, en dehors des compromissions financières, le scandale des cumuls, le scandale des appointements plantureux payés à certains de leurs représentants par les chômeurs et les ouvriers, le scandale des traitements de faveur accordés par MM. Schneider et Bazil Zaharoff à des galopins qui ont pour seul mérite d'être le fils ou le neveu d'un chef politique de gauche, très influent. Il y a...

Il y a beaucoup à réformer au sein même des partis. Un nettoyage s'impose. Il devient urgent de renvoyer vers la banque ou le commerce privé les militants qui font payer trop cher leur dévouement.

Certes, il est humain et logique que, dans cette société, certains veuillent gagner beaucoup d'argent. Qu'ils s'en aillent le gagner ailleurs qu'au sein des organisations ouvrières, ce sera plus loyal. Cette épuratoire faite, il est des malpropretés qui deviendront impossibles, et nous n'assisterons plus au lamentable spectacle qui nous est offert, aujourd'hui, en France.

XXX

Ce n'est point afin de me conformer à une coutume plutôt puérile que je veux terminer cet article sur un ton plus optimiste. C'est parce que ce que n'avaient pu réussir des années de palabres, de meetings contradictoires et de coups de poing sur la figure, la menace précise, qui brutalement s'est révélée, l'a accompli. Pour la première fois depuis de longues années, se sont retrouvés, lundi dernier, unis dans la lutte, les ouvriers de la C.G.T. et de la C.G.T.U. — Ouvriers communistes, socialistes, anarchistes, syndicalistes et radicaux ont opéré leur rassemblement. Scindés, ils ont compris que leur force n'est pas à la mesure du danger qui les guette.

Devant le front compact des masses, il est probable que la réaction reculera momentanément. Sa prochaine manœuvre consistera à tenter de scinder cette unité dangereuse pour elle. Il n'est cependant plus qu'un salut pour la classe ouvrière, pour la petite bourgeoisie française : c'est de maintenir intacte cette unité, par dessus les débats et les conflits inévitables. Cette unité réalisée

Ce que j'ai vu à Paris

(Suite de la 1^{re} page)

J'ai vu de près ces échauffourées, j'en porterai témoignage en vérité. Je dirai quels furent au vrai les manifestants. J'en ai interrogé beaucoup, ça et là. Qu'ils soient de droite ou de gauche, ce qu'ils m'ont confié vaut d'être retenu. On verra que la grande presse n'a donné que des échos très faibles de la rumeur de Paris à laquelle se mêlait, je le certifie, la rumeur des provinces. Ces rumeurs traduisaient bien la pensée dominante du pays. Elle va des intellectuels aux manuels, de l'universitaire au primaire, du lettré à l'inculte ; je l'ai trouvée partout, à peu près identique, sous la diversité des expressions. Ce qu'on m'a dit dans les quartiers populaires, devant le zinc, on me l'a répété dans d'autres milieux. Il y avait une volonté commune, impérieuse, dominante — comme aux jours où le pays est menacé au dehors. Cette fois, la menace est à l'intérieur. Ce peuple s'ensanglantait plutôt que de ne point l'arracher de sa chair ; cette menace, elle le rongait comme un abcès ; il sent qu'elle l'épuise, et il veut en finir.

Malheur aux aveugles et aux sourds !

Malheur à ceux qui croient que ce qui fut si longtemps durera !

Qui hausse les épaules aujourd'hui et minimise l'événement sera demain encerclé par les événements.

Aux jours où les Dictateurs savent que l'adhésion de la multitude est une condition essentielle du succès, j'ai vu certains représentants de la Démocratie dédaigner le « vox populi ». Qu'ils prennent garde ! S'ils comptent sur l'ancienne veulerie, sur l'indifférence des heures où l'on croyait au retour sans chocs de la prospérité, sur la fumée des phrases et l'opium des mots, sur la certitude béate que « tout s'arrangera », sur leur vieille popularité, sur la solidité des cadres laborieusement construits, sur la gratitude verbale de la clientèle, ils ne tarderont plus à connaître l'amertume de la défaite incompréhensible aux vaincus. Ils se lamenteront au nom des principes, sans même s'apercevoir que les principes se ventent et que c'est pour avoir porté très haut ses espérances et pour les avoir vues une à une galvaudées que le peuple, soudain, fait volte-face et brise toutes les idoles en qui, pendant longtemps, il crut adorer ses dieux.

Ses divinités, depuis des siècles. C'est eux que le peuple, aujourd'hui, détruit ou chasse.

XX

« Césarisme policier », a-t-on

écrit à propos des manifestations de Paris. « La Préfecture, dit-on, en substance, les laisse se développer, restent les mêmes ; ce qui change, ce sont les églises et les lopper pour intervenir ensuite et montrer combien elle est nécessaire. » C'est partiellement vrai. Mais cela ne diminue en rien la portée de ces manifestations et leur valeur symptomatique. En outre, le césarisme policier, l'obédience des pères conscrits, ne sont-ils point le centre même de la décomposition du régime ?

Si le Législatif tremble devant l'Exécutif, si l'Exécutif lui-même a la peur, n'est-ce point le plus redoutable prodrome, et le plus significatif ?

Mais, pour des uns, insolence des autres, tout se résume en ceci : Les pouvoirs d'argent ont corrompu la Démocratie.

« A Paris, comme à Bruxelles, le suffrage Universel fut vaincu au profit d'une oligarchie financière. Sans dictature, les maîtres de la Banque et de l'Industrie surent aboutir à leurs fins, qui n'étaient certes pas voulues par le corps électoral » écrit fort justement Antony Vienne dans son intéressant historique « La Démocratie devant les Dictateurs ».

C'est que le suffrage Universel n'élisait point des chefs, il voulait trop souvent des serviteurs et des commissionnaires. La Démocratie ne sait point qu'on ne la sert bien que dans l'indépendance vis-à-vis de ses instincts, de ses facilités. Elle a besoin de guides et de vigies ; elle voulait des flatteurs, des thuriferaires, des démagogues.

Nous les verrons grouiller autour de Stavisky. »

XX

Depuis que ces lignes furent écrites, les choses se sont précipitées. Avais-je raison, hélas ! quand je disais : « Qui hausse les épaules aujourd'hui et minimise l'événement sera demain encerclé par les événements ? » L'émeute a gonflé, face à l'affolement des législateurs imbéciles, aveugles et sourds.

Un Daladier, un pantin comme tant d'autres, est allé des faibles aux plus incroyables aux violences les plus sanglantes. Au reste, les unes postulaient les autres, les entraînaient irrésistiblement dans le cercle infernal. Les sanctions prises par Daladier resteront comme la marque de l'incapacité des pouvoirs soi-disant démocratiques d'aujourd'hui.

Nous les analyserons sur la base de la documentation très précise que nous avons réunie et qui constitue un terrible réquisi-

toire contre un régime corrompu et lui-même corrupteur.

Nous verrons enfin quelles furent au juste les forces populaires coalisées contre la séquelle des politiciens dont la frousse n'a d'égal que le désarroi.

Dès à présent, je veux dire qu'à côté des Camelots du Roi et des Croix de feu, j'ai vu des communistes et des socialistes en grand nombre. J'en connais plusieurs personnellement. Ils n'étaient pas les moins fougueux. Que faisaient-ils là ? Pourquoi mêlaient-ils leurs voix à celles qui huaient le Palais-Bourbon ? Cela nous intéresse au plus haut point. Toute la vérité, je le répète, n'a pas été dite à ce sujet. Elle nous paraît pourtant plus que jamais salutaire. J'essayerai donc de la dire avec pondération, mais fermeté, en simple témoin oculaire et auriculaire qui garde farouchement son indépendance vis-à-vis des groupes et des partis, quels qu'ils soient.

XX

En ce qui concerne Stavisky lui-même, je m'efforcerai de le suivre depuis le jour où il sentit crouler son échafaudage de mensonges et de rêves.

C'était le 23 décembre au matin.

Le 8 janvier, dans l'après-midi, éclatait le drame du « Vieux Logis ».

Que s'est-il passé exactement durant cette quinzaine ?

Quelles tractations ont précédé la fin de l'escroc ?

Quel est le centre du problème ? Par qui et comment furent manœuvrées les comparses ?

Y a-t-il un rapport quelconque entre ce drame et d'autres, récents, dont on ne parle plus guère ?

Beau terrain pour la curiosité professionnelle. Ces investigations en commun, ces recoupements, vous passionneront sans doute comme ils m'ont passionné moi-même.

J'ai vu défiler, dans cette affaire, tant de personnages qu'eût aimés un Balzac ! Et les mots « intéressants » ne sont pas les moins obscurs.

Paul RUSCART.

(à suivre).



Les leçons d'une émeute et d'une prédication

(Suite de la 1^{re} page)

Ah ! mon cher, laissez-moi rire, laissez-moi railler ces farceurs de gauche qui sont naïfs au point de penser en fonction des espoirs enfantins de leurs troupes et non point en fonction des dures réalités de la vie politique, non point en fonction des volontés précises, inébranlables, compétentes, des partisans de droite qui, eux, sont des hommes de gouvernement et des chefs, quoi que puissent en penser nos dérisoires communistes, nos socialistes talmudiques, les rad'socs' affairistes, juponniers et littéraires.

La République a été menacée, la démocratie l'est encore, et notre pauvre pays paiera cette insurrection des droites.

A prêcher la révolution quand même, la haine à tout prix, on a enlevé au peuple le sens des valeurs qu'on voulait lui inculquer pour le civiliser ! A lui cacher les difficultés de l'ascension, les efforts terribles de la bourgeoisie dans sa montée, on lui a fait croire que quelques « journées » suffisaient à résoudre la question sociale.

Le « messianisme » du prolétariat, sans cesse proclamé, a affaibli ce dernier et, par les voies du nationalisme, autre messianisme, a préparé le fascisme.

Le catholicisme, en préparant, au contraire, le peuple à l'abnégation, à la souffrance, à la hiérarchie, l'a dressé avec fermeté contre lui-même, en faveur des droits les plus redoutables.

Le Dantonisme éternel et « indulgent » a triomphé contre le jacobinisme ; la « république des camarades » a préparé les voies à la dictature des intérêts matériels de l'hypercapitalisme. Les gens « de gauche », plus gueux encore dans leur âme que dans leur vie, n'ont rien compris aux nécessités des luttes sociales, au sens de l'évolution, à la valeur de l'autorité. Ils ont cru s'installer de plain-pied dans une démocratie de gauche, bourgeoise et sexuelle, et ont patagé dans le borborygme des droites, adversaires irréductibles de la liberté de conscience.

Je suis éccœuré, éccœuré par la veulerie, l'incompréhension, l'irresponsabilité de toutes les gauches qui contrecarrent l'évolution en croyant la servir, en se préoccupant surtout d'en tirer parti !

Marc RAMPION.

SANS-TRAVAIL, adressez-vous à CERES, 177, Augusteinslei, Bräschat, association de retour à la terre avec cultures en Corse.

TEMOIGNAGE

Petit addenda aux actualités cinégraphiques PARIS, FÉVRIER 1934



SIX FÉVRIER

Des affiches des partis manifestants avaient été posées sur les murs de la ville.

Vers 4 heures, les diverses associations se dirigèrent vers leurs lieux de concentration. La force publique occupait les points stratégiques. Les abords de la Chambre étaient protégés par la garde mobile, la garde républicaine, les pompiers et les autos-mitrailleuses. Les gardes républicains sont des cavaliers qui portent des casques à crinière et de grands sabres. Les gardes mobiles sont des hommes vêtus de noir, dont la réputation n'est plus à faire.

Ces forces de police étaient massées place Saint-Germain-des-Prés, au carrefour de la rue du Bac et autour de

dans l'angoisse de la défensive, il faut qu'elle s'affermisse et s'affirme demain dans l'offensive et la joie des victoires.

Car si cette unité est maintenue, tout redevient possible, tous les espoirs sont de nouveau permis. Y compris l'espoir de saluer un jour la République socialiste française.

Mil ZANKIN.

L'Hôtel de ville. La garde municipale barrait les rues qui conduisent à l'Elysée.

A 5 heures, une première colonne d'extrême-gauche perce un barrage et débouche sur la place de la Concorde. Ce fut le début de la bagarre. L'émeute arrête les autobus, en brise les glaces et y met le feu. Des voitures particulières, vidées de leurs occupants, flambent. La garde républicaine charge et recule sous une pluie de débris de verre, de pavés et de ferrailles ; des chevaux s'abattent, les jarrets coupés. Un groupe de manifestants parvient aux grilles de la Chambre. On taillade les tuyaux des pompes d'incendie. Dans la salle des Pas-perdus, l'agitation est à son comble ; les députés livides s'épouvent le front.

Rue de Rivoli, les manifestants mettent le feu aux kiosques et brisent des vitrines ; quelques-uns, grimpés sur les échafaudages de la tour Saint-Jacques, accablent la police de matériaux de construction.

Les bornes lumineuses s'écroulent ; les arbres s'abattent.

Une douzière du boulevard Saint-Germain jette de sa fenêtre des bassins d'eau bouillante sur la force publique. L'« Internationale » retentit. Des blessés tombent.

Place Saint-Michel, les étudiants promènent un char orné de balais, de plumet et d'une pancarte : « Service de nettoyage du Palais-Bourbon ».

Sur le pont de la Concorde, la garde mobile débordée ouvre le feu. Une femme de chambre de l'Hôtel Crillon, qui regardait l'émeute du haut de la terrasse, tombe, une balle entre les yeux.

Dans son appartement, Mme Borges entend siffler à son oreille un petit bruit significatif.

Quelques députés qui s'étaient aventurés sur le pont galopent, verts de peur, derrière leurs murs.

Les manifestants incendient le Ministère de la Marine.

Le fils d'un conseiller municipal s'abat, une balle dans le ventre.

Les cloches des ambulances sillonnent les rues.

Avenue Gabriel, un autobus flambe.

Des hommes et des femmes gisent sur le pavé. Des barricades s'élèvent. La voiture du photographe Manuel est en miettes ; la photo en couleur de Brigitte Helm a disparu.

Des groupes se forment, où l'on déclare que « M. Daladier doit être pendu ». On chuchote que des troupes sénégalaises, venues de Compiègne, sont massées aux Invalides.

Le « Maxim's » a baissé son rideau de fer. Le café Veber est transformé en ambulance de première ligne : on y amène sans cesse des hommes aux têtes saignantes. La foule hurle : « Assassins ! »

Un corps pantelant, porté par quatre hommes, avance lentement au-dessus des remous. Des voitures particulières ornées de croix-rouges de fortune emmènent des épaves pâles. Une jeune fille a au front une bosse sanguinolente, grosse comme un œuf. Un coup de sabre a sectionné le poignet d'un homme.

La foule clame : « On charge là-bas ! ». Une importante colonne d'anciens combattants, drapeaux en tête, avance sans armes dans l'émeute, en chantant la « Marseillaise ». Les mutilés



offrent aux balles les décorations de leurs poitrines. Un chant révolutionnaire éclate dans une rue proche.

Les gardes mobiles, traités de « bandits » et d'« assassins », sortent leurs revolvers.

Dans ses appartements, le président de la République marche de long en large en triturant des réflexions inutiles.

Un orateur juché sur une chaise conseille aux manifestants de sortir en armes le lendemain.

Place Saint-Augustin, des jeunes gens bousculent un peloton de gardes républicains et le désarçonnent. Un des manifestants grimpe à cheval et crie : « En avant ! »

Une conduite de gaz éclate rue de Rivoli. Il est fortement question d'incendier la Chambre. Les querelles de partis s'élèvent au cœur des émeutiers. Un homme brandit, au milieu des ovations, un casque à crinière.

Les blessés arrivent toujours, laissant des traces de sang sur le bitume.

Un camelot du roy est écrasé par un camion chargé de gardes.

Les manifestants parviennent à approcher des jardins du Palais de l'Elysée et font sauter les grilles. Une charge les sabre.

A minuit, la force publique perd du terrain. Les émeutiers sont sur la place de la Concorde. Affolés les gardes ouvrent le feu ; la foule recule, laissant ses morts et ses blessés jusque dans l'avenue des Champs-Élysées, où la bataille continue encore quelque temps.

Les manifestants se retirent.

A toutes les entrées du métro, des hommes assemblés parlent du lendemain, de revolvers et de grenades.

La garde et la police étaient armées jusqu'aux dents, de matraques, de revolvers et de sabres. Les sections de soldats, munies de fusils et de mitrailleuses, avaient des cartouches pleines les poches.

Malgré tout cela, la foule, exacerbée, faillit bien mettre à mal cette sorte de temple antique-empire qui héberge les députés.

Deux jours après, on apprit que trente manifestants prisonniers avaient été jetés par les gardes mobiles du pont de la Concorde sur les berges de la Seine. Une chute de dix mètres sur le pavé — un peu dans le genre des incidents de la Conjuración d'Amboise... à l'époque de la Saint-Barthélemy.

SEPT FÉVRIER

Déjà dans la matinée, de sérieuses bagarres avaient eu lieu entre la police et des groupes isolés.

Les esprits, exaltés par les assassinats de la veille, s'échauffaient. La place de la Concorde, occupée par la force publique, servait toujours de décor aux échauffourées. Vers la fin de l'après-midi, quelques centaines de manifestants qui se dirigeaient vers l'Elysée se heurtèrent à la garde mobile. Quelques coups de feu tuèrent deux hommes ; les matraques en assomèrent beaucoup.

La nuit est tombée. Sur l'avenue des Champs-Élysées, presque noire, flotte une angoisse. Des groupes furtifs glissent le long des murs. De temps en temps, une vitrine vole en éclats et un kiosque flambe.

Un peu partout, les commerçants ont baissé leurs rideaux de fer. Les rassemblements sont interdits. Il n'y aura plus, comme la veille, de batailles rangées, mais des luttes locales et du pillage.

Des groupes de ce que la presse nomme « les éléments troubles » vaguent silencieusement dans les grandes artères du négoce. A l'Opéra, à la Madeleine, boulevard Haussmann, de hautes flammes de gaz en feu s'échappent des bornes lumineuses démolies. Des cars de police sillonnent les rues, s'arrêtent brusquement ; les sergents de ville descendent vivement et assomment. Un mince garçon tombe à côté de moi, matraqué par un énorme agent. Une débandade générale, et le groupe se reforme un peu plus loin. La police en folie frappe au hasard. Un capitaine en civil, qui rentrerait chez lui avec son épouse, git la face en sang sur le sol.

Dans le quartier Saint-Lazare, où de nombreux incendies s'allument, un mystérieux camion plate-forme roule à une vitesse folle — il se moque du sens interdit.

Cinq cents manifestants descendent le boulevard des Capucins, drapeau tricolore en tête et chantant la « Marseillaise ».

Un garde mobile « fait un carton » sur un paisible bourgeois qui se promenait dans le calme quartier de Monceau.

Le plus grand cinéma du boulevard a dévidé son film devant un seul spectateur.

Les éditions spéciales se succèdent et les vendeurs de journaux ont le sourire.

A 2 heures, la rue n'appartient plus qu'à la police.

F. LABISSE.

Les trustés

Patriotiquement, nous devons reconnaître que notre presse trustée fut à la hauteur des événements et qu'elle épousa entièrement l'attitude de la presse française favorable à l'émeute.

Cette presse vendue se doute-elle qu'elle rappelle ainsi à ses lecteurs et à ses adversaires qu'il est des situations dans lesquelles la violence révolutionnaire devient, pour le citoyen, un devoir sacré ?

Car enfin on a beau être un journal trusté on n'a pas la prétention, sans doute, de vouloir limiter le droit à l'insurrection aux camelots du roi et aux Croix de Feu ?

Parmi tant de scandales abominables, le fait de voir l'opinion de ce pays dirigée au gré des marchands de mitraille est, par exemple, une situation qui justifie la révolte des citoyens honnêtes d'une nation. Nous espérons que le jour où se produira un soulèvement qui voudra mettre fin à la puissance des trusts financiers, des munitionnaires et de leurs domestiques, la presse vendue et achetée proclamera toujours le droit sacré à l'insurrection.



X^{me} anniversaire de la mort d'Edmond Picard

Le testament spirituel d'Edmond Picard

AU PAYS DES BILINGUES

pour titre : « Crise que subissait le Barreau de Bilingue par les conséquences de la Grande Guerre ».

Quand la prose de Rabelais ou celle de Maître Harmonios ne lui suffit plus, Edmond Picard a recours aux rimes. En voici dans lesquelles l'auteur dit leur fait aux super-patriotes, aux héros qui sévissaient au Havre, en Hollande ou ailleurs :

Serait-ce sur le bord du trou
Où culbutent les imbéciles ?
Est-ce au bout du dernier pioupiou
Qu'on exterminait au front par files ?
Ou bien de notre dernier sou ?
« Il faut qu'on aille jusqu'au bout »
Est le cri d'un tas de fossiles.

Aux citrouilles de la presse patriotarde, on recommandait tout particulièrement le chapitre XIX, intitulé : « Surprise et indignation de Pantagruel

dans ce régime, un moyen d'augmenter leurs tirages et leurs profits. Partout s'élevaient des cris de vengeance et des clameurs de répression. Ce n'étaient pas les fureurs légitimes contre ceux qui s'étaient indignement enrichis en profitant des misères publiques pour dépouiller leurs concitoyens, mais la haine contre ceux qu'on croyait avoir pactisé avec un ennemi cruel et abhorré. Cette sauvagerie faisait penser à la phrase terrible de David Hume : « Dans les » procès de haute trahison, les » cours de justice diffèrent peu » des vrais brigands. » Et moi-même, je me souvenais d'avoir entendu, quelques ans auparavant, dans des circonstances identiques, un émeutier qui venait d'entendre prononcer sa condamnation s'écrier : « Ça » n'est pas être jugé, c'est être » fusillé ! »

« Juges, avocats, gens de toutes conditions, hommes, femmes, en tous lieux, étaient emportés dans cet orage en une trépidation de répression et croyaient faire œuvre de bonne justice et de bon patriotisme. Le clergé, lui aussi, prêchait cette croisade. Pantagruel s'en indignait. »

On voit avec quelle lucidité, quel courage et quelle indépendance le magnifique vieillard continuait à juger les événements et à fustiger les défaillances ou les gredineries des hommes.

Il faut lire notamment les chapitres qu'il consacre à la veulerie d'une quantité d'avocats de l'époque.

Je ne connais pas de plus véridique témoignage sur l'après-guerre en Belgique, ni de plus courageux. On peut ne pas aimer l'affabulation, ni la verve drue de l'auteur, mais ce n'est point cela qui importe. Ce qui est beau, ce qu'on ne saurait assez louer, c'est que, dans la lâcheté quasi unanime de l'époque, lorsque la plupart des jeunes d'alors entraient dans la vie publique en rampant, avec leur gueule avide au ras du sol, près de l'ordure ; lorsque leurs aînés, à de rares exceptions près, avaient la peur et s'accrochaient éperdument à leurs prébendes — un vieillard, peut-être le plus vieux de tous, osait tenir tête à la meute vile et cruelle des passions obsidionales.

Dédaigneux des ricanements, Edmond Picard restait au service de la Vérité et de la Justice.

Aussi bien, cet homme nous manque-t-il de plus en plus. Il nous suffit souvent de nous demander : « Que ferait Picard dans de telles circonstances ? » pour avoir en nous un guide sûr aux heures de doute, mais nous n'en sommes pas moins privés du réconfort de sa présence réelle.

Au pays du muflle, Picard demeure indésirable. Sa devise reste « Je gêne ». C'est pourquoi on s'efforce d'enfourmer dans l'oubli son redoutable témoignage sur toutes les vilenies de l'après-guerre.

Tant pis pour le pays qu'il a tant aimé !

Dans son *Ultima Verba* qui termine *Au pays des Bilingues*, Edmond Picard écrivait :

« Dix ans ont coulé depuis les événements qu'en mon extrême vieillesse et la solitude je viens d'essayer de raconter.

« La Bilingue a-t-elle pris conscience de la grandeur de sa destinée historique ? Le déroulement implacable de l'universelle mécanique a-t-il marqué pour Elle une avancée ou un recul, un progrès ou une décadence ? Je ne veux — et ne pourrais sans doute — répondre à une telle interrogation que par les mots qu'en une circonstance analogue, je dis à Pantagruel : Allez vous-même y voir ! »

Cher Maître Harmonios ! S'il revenait y voir, la première chose qu'il rencontrerait au seuil de son Palais, ce serait l'ignominieuse carence des autorités devant l'Argousin aux huiles et ses complices très décorés.

Et, partout, le gâchis... Et Picard ressentirait plus que jamais la nécessité d'être, en ce pays, « l'écornifleur de muflles, l'étripeur de cuistres, l'escarbotier de pignoufs » (1) qu'il resta jusqu'à sa dernière heure.

Paul RUSCART.

(1) Cf. *Au pays des Bilingues*, p. 151.

DONNEZ-NOUS UN COUP D'EPAULE... LUTTEZ AVEC NOUS
Contre la guerre,
Contre le fascisme,
Contre une presse vendue,
Contre les munitionnaires.

Comment nous aider ? En vous abonnant dès demain !

L'abonnement jusqu'à fin 1934 : 40 francs à verser au compte-chèques postal 2883.74.

NE JETEZ PAS CE JOURNAL !
Envoyez-le à un ami susceptible de devenir un lecteur régulier.

Gérard Leretour se meurt

Un appel désespéré

On nous transmet une lettre que Gérard Leretour qui, il y a un an, fit déjà la grève de la faim pour obtenir sa libération, a adressée, la semaine dernière, à un de ses amis. On se souviendra que G. Leretour mutila la statue du ridicule Deroulède afin d'attirer l'attention publique sur l'obscure conscience Ferjasse qui fit la grève de la faim pendant trente-deux jours et n'est toujours pas libéré.

C'est un véritable appel de détresse que lancent G. Leretour et ses amis. Nous avons à cœur de le reproduire afin d'attirer sur ce cas l'attention de toutes les organisations pacifistes.

... Je ne veux plus du régime politique, je veux ma liberté. En voici la raison :

Condamné à dix-huit mois pour bris de statue, alors que le camélot du Roi qui a mutilé la statue de Briand n'a été condamné qu'à huit mois de prison ;

Victime de sévices à la prison de la Santé, j'ai été mis au cachot sans raison, au secret. On m'assassine doucement.

Pour protester contre ces traitements, je fais la grève de la faim depuis le 17 janvier 1934. Mon état est grave et nécessite une libération conditionnelle pour raison de santé.

Je demande, en outre, une enquête administrative ou parlementaire à la Santé sur toutes les brutalités dont j'ai été l'objet et dont sont victimes les détenus.

Devant de pareils faits, je suis disposé à me laisser mourir en signe de protestation, et ne recommencerai à manger que lorsque je serai remis en liberté.

Je suis très malade. J'ai des douleurs nerveuses dans la tête et des névralgies qui me rendent fou. Prévenez nos amis que je n'ai plus le droit d'écrire. Mettez-les au courant de tout.

Je deviens fou en prison, il est temps que j'en sorte, car je crains fort pour ma vie ou tout au moins pour ma santé qui dès maintenant est aux trois quarts compromise.

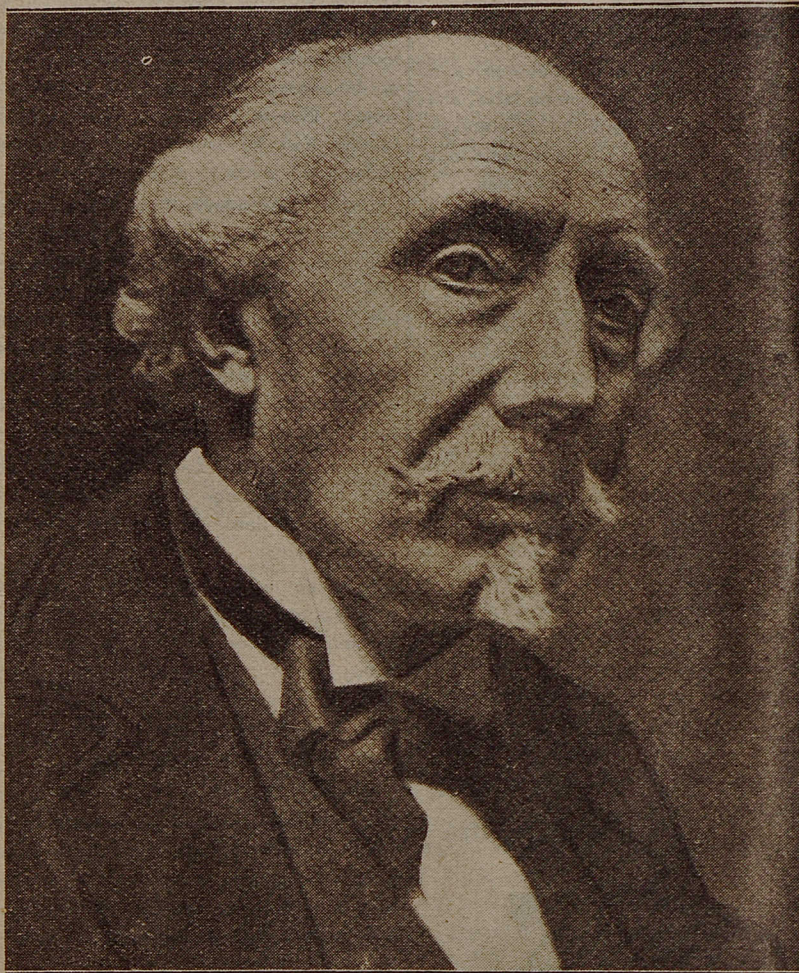
JE MOURRAI PEUT-ÊTRE. MAIS NE CÉDERAI PAS !

Je ne vois plus rien à vous dire si ce n'est que je reviendrai de loin, si jamais je reviens. Je suis si malade que peut-être on m'emportera à l'infirmerie de Fresnes. Protestez. Exigez mon transfert à l'hôpital !

Adieu, peut-être ; mes amitiés à tous.

Gérard LERETOUR.

P. S. — Mardi 6 février, 15 h. Le médecin vient de me voir et d'ordonner mon transfert immédiat à l'infirmerie. Je ne sais où : Fresnes ou l'hôpital ? J'ai de graves défaillances cardiaques.



Edmond PICARD

Les francs-filés en Angleterre
Sont nommés, sans leur faire tort,
« Filets » d'Anvers, ou, mieux encore,
Chevaliers Froussards-de-la-Mort.
C'est un vilain état-major
Piteux et très peu militaire.

En voici d'autres que je cueille à l'intention des pedzouilles de la Légion Nationale, qui, aujourd'hui, s'annexent sans vergogne Edmond Picard. Cette satire fut écrite pendant la guerre.

« Il faut qu'on aille jusqu'au bout »
Est le cri d'un tas de fossiles.
Où donc est-il, ce fameux bout ?

quand il apprend le rôle que certaine presse de Bilingue s'est arrogé dans les œuvres judiciaires », chapitre qui commence ainsi :

« C'était l'époque où se déroulaient, en Bilingue, de grands procès, issus de la guerre, ayant un caractère politique et qu'on qualifiait de haute trahison, cette expression comprise non seulement dans le sens pénal qu'elle avait avant la guerre, mais élargie par la fièvre des événements et des passions. La foule, la Turba déjà désorbitée par ce qu'elle avait souffert, subissait les excitations quotidiennes de certains journaux qui avaient trouvé,

LE MEILLEUR ET LE PIRE

NOUVELLE INÉDITE

— Et cette paire-là, mademoiselle ?

— Quatre-vingt-neuf francs quatre-vingt-quinze, monsieur. Du vrai chamois. Inusable, vous pensez bien.

— Je pense bien, fit gravement André.

Il tâta un peu le gant, comme quelqu'un qui s'y connaît, et déclara que la chose lui allait.

— Comme un gant, n'est-ce pas, monsieur ? dit la vendeuse.

— Ne faites pas de l'esprit, mademoiselle, repiqua André, c'est déjà bien assez cher.

Après quoi, il s'en fut. Tout en marchant, il fit une légère récapitulation de ses dépenses. Triste journée et qui pèserait comme du plomb, pendant tout un mois. Cravate (pure soie et dessin inédit) : fr. 58,75 ; chaussettes (fil de soie, mailles renforcées au talon) : 42 francs ; avec les gants (ne faites pas de l'esprit, mademoiselle...) cela faisait... L'addition s'embrouilla dans la tête d'André. Il arrondit courageusement les chiffres et n'arriva pas loin de 200 francs. Triste journée.

Le soir même, Clémentine lui dit :

— D'abord, je ne m'appelle pas Clémentine. C'est un nom à coucher dehors et bon pour la première fois. Si tu n'en as pas été dégoûté, c'est que tu m'aimes bien. Tant mieux. Je m'appelle Ginette. Qu'est-ce que tu as mis là ?

Elle désignait la cravate d'André (dessin inédit).

— Une cravate, déclara André. Tous les hommes mettent des cravates.

Ginette devint toute rouge.

— Pas des horreurs comme ça ! C'est le monde à l'envers une cravate pareille !

— C'est la mode, objecta André.

— La mode ! Avec ça que tu lui ressembles, à la mode ! Et ces gants-là ? Mon petit, j'aime bien les amis convenables. Les snobs, chez moi, à la gare ! Pourquoi ces gants à tes mains ? Si c'est pour les engueuler, aucun danger : nous sommes en plein mois d'août. Alors ?

André enleva ses gants (alors ?) Il riait un peu, mais assez jaune. Il osa à peine regarder Ginette, cette femme rencontrée hier soir et qui le bousculait déjà comme un vieux mari.

Il eut bien un mouvement de révolte (très peu, très peu), mais il trouva aussitôt Ginette jolie. Elle l'était. Des yeux ronds, sans apprêt, francs comme l'or. D'ailleurs, elle dit :

— Moi, je suis à la bonne franquette. Je n'aime pas les gens compliqués, les gens qui s'habillent trop bien, qui parlent trop bien. Je dis : trop bien. S'habiller trop bien, c'est du mauvais goût. Il faut être simple, comme pour parler.

André considérait avec étonnement cette drôle de petite femme pas plus haute que ça,

et qui dictait ainsi ses volontés. Ce qu'André admirait surtout, c'était la tête fine qu'elle avait, un peu trop fine, sans doute, pour les yeux très ronds, mais cela ne manquait point de charme.

Il proposa :

— Si nous allions dîner ?

Il roula, avec une fausse négligence, ses beaux gants neufs, puis, distraité, les glissa dans la poche intérieure de son veston.

— Tu vas les chiffonner, fit Ginette, et elle lui enseigna la manière de rouler des gants neufs sans les chiffonner.

André revint sur la question du dîner.

— Bêtises ! déclara nettement Ginette. Je connais le prix de la vie. Pas la peine d'aller se faire voler dans les restaurants.

J'ai l'impression que tu me juges mal...

André protesta. C'était tout naturel d'aller dîner. Enfin, voyons.

— Si tu veux absolument m'offrir quelque chose, demande-moi deux pains à la grecque et un thé. St j'attrape faim, dans la soirée, je mangerai du chocolat. Surtout pas de réclamations ! Du train dont tu veux y aller, mon ami, un homme est ruiné en quinze jours !

Après le thé et les pains à la grecque, André proposa le ci-

néma. Ginette en fut enchantée. Devant le guichet, elle se tint à côté d'André. D'office, elle rectifia :

— Non, madame, deux fauteuils.

Puis à André :

— Des loges à quinze francs ? Tu perds la tête ! Tu verras, nous serons très bien dans ces fauteuils à fr. 4.50.

En effet, cette sacrée Ginette avait toujours raison. Dans lesdits fauteuils, elle permit, entre deux films américains, qu'André lui volât quelques petits baisers. Vers la fin, pour faire un compte juste, elle en rendit quelques-uns.

Quand ils furent dehors, André proposa quelque chose de frais. Il n'avait jamais proposé tant de choses qu'aujourd'hui. Cependant, son admiration pour Ginette avait décliné tout d'un coup. Il ne savait pas très bien pourquoi.

Une espèce de lassitude. Ginette contait son histoire. Sa vie avec des parents pas toujours faciles, une sœur laide et envieuse, des locataires qui avaient un mauvais phonographe.

Ginette ne savait pas (je te jure) pourquoi André lui avait plu. Pourquoi elle était venue à ce rendez-vous, alors qu'elle n'allait jamais aux rendez-vous.

— Les jeunes gens sont tris-

tes. Ils vont au café, s'habillent mal et ne savent rien dire aux honnêtes femmes.

André hochait la tête. Il avait pris le bras de Ginette. La foule s'écoulait le long du boulevard, avec la nonchalance des soirs d'été.

— Pas cela, André !

Elle dégagea son bras et prit celui d'André, André sourit, bien qu'il n'en eût pas envie. Pourquoi n'en avait-il pas envie ? Un malaise l'habitait. Il songeait à des choses baroques, aux gants, à la cravate, aux chaussettes, renforcées au talon, que Ginette n'avait pas remarquées.

Il dit encore :

— Si nous allions boire quelque chose ?

Son regard indiquait les grands cafés clairs. On y serait mieux qu'à la rue, où la poussière brûlait les yeux et la gorge.

— Je trouve qu'il fait charmant dehors, dit Ginette. Tous ces cafés de dépenses ! Ces braves gens qui se promènent ne vont pas au café. Ils n'en éprouvent pas le besoin. Le sot a besoin d'aller boire pour être quelque part ! Ne peux-tu rien me dire en marchant ? A propos, je trouve que tu fumes beaucoup trop, assura également Ginette.

André jeta la cigarette à peine commencée et essaya de se regaillardir : il narra, avec effort, des histoires insignifiantes : ses amitiés, le bureau, la famille. De temps en temps, Ginette se serrait un peu contre lui et le regardait avec tendresse. André en fut ému. Pas autant qu'il aurait fallu l'être, car il ne songea point à rendre le regard. Mais il demanda :

— Ne désires-tu pas un chocolat ? N'as-tu vraiment pas faim ?

Sans répondre, brusquement Ginette dit :

— Onze heures ! Je vais avoir une scène à la maison. J'avais promis pour dix heures et demie, au plus tard.

Elle tira de son sac un carton blanc.

— Voici mon adresse. Ecris-moi. Dors bien.

Un geste de la main, qui part des lèvres, — très doux, très gracieux, — et Ginette sauta dans un tram.

André resta là quelques secondes, le carton blanc dans les mains. Puis, il sentit qu'une sueur le mouillait aux tempes et à la nuque. Il pénétra dans le premier restaurant venu et y mangea comme quatre. Il y ajouta quelques verres de bonne bière, alluma un cigare et retrouva enfin son équilibre.

Il ne put, dès lors, s'empêcher de penser qu'une maîtresse économe est la femme la plus agréable du monde, à la condition qu'on ait, au préalable, bien diné et qu'on n'ait pas soif. Armand SAUVAGE.

POUR EN FINIR!

Polémique Sauvage - Dulonge - Périer

Tshelatendo existe!

Au cours d'une interview que Georges Dulonge accorda, il y a quelque temps, à notre ami Armand Sauvage, il affirmait que les peintres nègres Lubaki et Tshelatendo n'existaient point et que les véritables auteurs des œuvres qui suscitèrent l'enthousiasme de nombreux amis de l'art nègre, parmi lesquels M. G.-D. Périer, étaient Carlo Rim et... Dulonge. Cette plaisanterie nous valut un droit de réponse de M. G.-D. Périer.

Aujourd'hui, M. Dulonge reconnaît l'existence de Lubaki et de Tshelatendo et, par le fait même, infirme ses précédentes déclarations et, espérons-le, donne entière satisfaction à M. G.-D. Périer.

Nous croyons bien faire afin d'éviter désormais de nouvelles confusions de les prier de trancher cette question sur le terrain à coups de lances, javalots, flèches empoisonnées et boucliers nègres, bien entendu.

REPONSE A UN COLONIAL EN CHAMBRE

Je suis étonné de la manière discourtivoise qu'emploie M. Périer à répondre à une conversation avec Armand Sauvage, cet ami charmant.

Pendant six années d'Afrique, j'ai passionnément étudié l'imaginaire des noirs; j'ai trouvé dans certains tels Albert Lubaki et Tshelatendo, qui existent réellement et vivent actuellement l'un à Kabinda dans le Lomami, et l'autre à Mwaka, dans le Kasai, des imagiers doués. Ce n'étaient que des essais mais ces nègres continuant à travailler pouvaient apporter bien du nouveau tant par leurs couleurs que par les conceptions vraiment étranges qu'ont les Noirs de l'amour, de la vie, de la mort, de la joie, de la tristesse et du monde extérieur.

Les Noirs sont aussi coloristes que les Flamands et j'affirme que bientôt la peinture de nos Noirs viendra ajouter un étonnant appoint à notre magnifique école de peinture belge.

Durant ces années, je me suis également occupé de faire reproduire par les Noirs des sculptures modernes, des animaux; j'ai également recherché les premières lettres nègres, ces témoignages savoureux de leurs sentiments exprimés en français.

Tout cela dans quelque temps apportera à notre littérature, sculpture et peinture un appoint bien intéressant.

Il va sans dire que ces recherches parfois coûteuses furent uniquement entreprises par plaisir; aucune récompense ne vint d'ailleurs (le prix de littérature coloniale, comme chacun sait, s'attribue entre camarades).

La crise survenant ainsi qu'un coup fatal du sort, je n'ai pu retourner là-bas; cela n'empêche pas que ces Noirs en question continuent à travailler.

Dans tout cela, M. Périer n'a été qu'un

intermédiaire qui, dès 1929, s'est offert spontanément à présenter les premiers essais.

Je me demande pourquoi M. Périer me couvre de sarcasmes et de plaisanteries malodorantes. M. Périer a tiré profit de toutes ces recherches qui ne lui ont jamais coûté le prix d'une banane.

M. Périer n'est pas un colonial, il n'a jamais mis les pieds en Afrique. Tout ce qu'il raconte provient d'archives ou de conversations avec des coloniaux. M. Périer n'est qu'un intermédiaire et un colonial en chambre.

Lui qui aime tant le continent noir, qu'il s'y rende, il verra si c'est si facile de travailler là-bas; nous attendrons les tas de découvertes qu'il en rapportera.

Cela étant dit, reconnaissons que tous les efforts coloniaux sont beaux et que le continent noir n'a pas encore dit le dernier mot. Là-bas 35 millions de nouveaux parents souffrent, vivent, meurent, ont des joies, des tristesses, des visions colorées, conçoivent l'amour et la haine.

Une multitude d'êtres humains se dressent, se rapprochent de nous à grands pas, apportant des milliers d'impressions et de visions nouvelles.

Pourquoi ne pas s'en préoccuper; que des artistes belges peignent l'Afrique, c'est bien, mais que des Noirs peignent leur pays, c'est beaucoup mieux.

En tout cas, j'affirme que la peinture des Noirs apportera bientôt un bel apport à notre magnifique école de peinture nationale.

Georges DULONGE.

UNE LETTRE QUI N'EST PAS FAITE POUR ECLAIRCIR LE MYSTÈRE

Pour le surplus, nous publions la copie d'une lettre qu'un groupe de lecteurs a envoyé à M. G.-D. Périer et qui démontre à quel point ces messieurs sont parvenus à jeter la confusion dans l'esprit du public.

Monsieur,

Nous avons suivi avec le plus grand intérêt la polémique que vous avez soutenue dans les colonnes du Rouge et Noir contre un certain Monsieur Dulonge qui, comme nous, a fait de longs séjours au Congo.

Réunis comme d'habitude le samedi soir dans ce local pour agiter ce qui touche tant à notre colonie qu'à notre métropole, nous n'avons pu cacher notre surprise de ne pas trouver dans le dernier numéro de la dite feuille l'article massue qui aurait définitivement clos le bec à ce mauvais plaisant.

Si nous avons bien compris vos explications, c'est vous qui seriez l'auteur de ces admirables dessins qu'une imposture inqualifiable attribue à Tshelatendo.

Mais alors, Monsieur, laissez-nous vous le demander respectueusement, comment ce journal s'obstine-t-il à ne pas le dire? Nous ne pouvons voir là autre chose qu'une méprisable tentative d'avantager le dénommé Dulonge dont nous connaissons tous d'ailleurs le nom véritable.

Nous sommes de cœur avec vous et voulons vous le témoigner.

(s.) DESWARTE Pol, etc.

DEUX LIVRES

LA VIE CONTINUE, par Benoît Bouché
LA SOLITUDE ET LE SILENCE, par René Béhaïne.

Un épisode de la vie villageoise ne fait pas nécessairement un excellent roman, de même que les faits quotidiens, les épisodes de la vie individuelle, ne remplissent pas toujours les vides qui divisent en fractions l'existence d'un homme. Ainsi du sujet de M. Benoît Bouché. « La Vie continue » (1) met en scène deux amis, deux hommes de... me tempérament, aux mêmes idées, qu'une lutte électorale sépare... Elu maire, Erasme Champarteaue se sentira supérieur à son ami et adversaire, le docteur Lardinois, et ne fera aucune tentative de réconciliation, malgré que le médecin soit son aîné. Celui-ci ne désire non plus accomplir le premier pas. Obscurément, ils se doutent de leur anité, mais les événements les éloignent davantage d'un accord pourtant réalisable.

Admirable canevas qu'a tracé M. Bouché. Mais l'expérience ou une confiance mal assise ne lui donnent pas l'occasion de bâtir solidement son œuvre. Au lieu de présenter simultanément sur des plans différents peut-être mais avec un certain souci de l'équilibre, en respectant quelques limites utiles, les deux personnages du roman, l'auteur atténué se sent obligé d'attendre — la mort du maire avant de nous présenter le docteur. Et il arrive à ce résultat paradoxal que la première partie du livre relate l'histoire d'une vie entière et la seconde celle d'une journée; qu'au cours de cette journée, il se produit autant d'événements que durant les nombreuses années qui la précèdent.

Cette absence de mesure désoriente le lecteur, lui fait sentir plus vivement certaines lacunes de ce livre qui pourtant, en maints endroits, recèle de réelles qualités « picturales ». Telle discussion entre le médecin et le curé du village est, sans aucun doute, un des plus vivants chapitres de ce roman.

« La Solitude et le Silence » (2) est le neuvième volume de cette « Histoire d'une Société » que M. Béhaïne développe depuis pas mal d'années. Deux personnages : Michel et Catherine, l'un issu de cette bourgeoisie « pourrie »; l'autre, d'une élite aristocratique refoulée et qui s'est tue, mariés jeunes et victimes

(1) Editions L'Eglantine.
(2) Editions Grasset.

Théâtre pacifiste wallon

A maintes reprises, des groupements d'art wallon nous ont demandé de leur renseigner des œuvres pacifistes pouvant être portées à la scène.

Signalons leur qu'on vient de jouer à Huy, avec très grand succès, une pièce pacifiste de son acte de M. Joseph Deffet : « L'Enfant » pour laquelle M. Camille Dethier a écrit la musique de scène.

L'accueil du public fut tellement chaleureux que la troupe d'amateurs qui a créé la pièce envisage d'entamer, dans le pays wallon, une tournée qui servira l'idéal pacifiste. Bon succès à ces courageux artistes!

cile de suivre J. W. Power dans tous les petits méandres de ces divisions. Si nous voulons bien l'admettre pour Raphaël, nous n'y croyons plus du tout pour Rubens qui, à notre avis se servait seulement d'une composition instinctive. Il est curieux d'ailleurs que J. W. Power n'ait jamais pu découvrir le moindre dessin préparatoire d'un des artistes anciens qu'il cite et qui garderait le réseau de son schéma géométrique. Et si peut-être certains cubistes de second ordre se sont appliqués à rechercher les principes de ce système de composition, nous sommes à peu près certains que ni Braque ni Picasso ne s'y sont arrêtés. Je recommande cependant cet ouvrage à tous ceux que passionnent vraiment les problèmes d'esthétique et tout particulièrement le chapitre consacré au « format mouvant ».

Pierre du Colombier appartient lui à la catégorie des êtres qui éprouvent en ce moment le besoin de s'arrêter et de regarder en arrière. Mais, résumer une époque que l'on a quittée à l'instant est difficile. On en est trop près encore pour ne pas citer certains noms, et donner un panorama complet de : la peinture, la gravure, la sculpture, l'architecture, les arts décoratifs, le cinéma et la photographie, de 1900 à 1933, en 261

tous deux de ce reniement des valeurs spirituelles et individuelles qui est à la base de la civilisation bourgeoise...

Michel, jeune écrivain, travaille à l'élaboration de son œuvre. Il est libre penseur, adversaire de la Révolution de 89, adversaire de l'autorité et assez curieusement adversaire du service militaire — petit défaut qu'il perdra probablement dans le livre suivant, car celui-ci se termine vers l'époque de la déclaration de la Guerre mondiale. Il a des loisirs, parce qu'il a des rentes, et si le jeune ménage déplore qu'il doive se passer de luxe, de fêtes, de longs voyages, c'est que la richesse ne les a pas encore comblés. Néanmoins, le couple passe la majeure partie de l'année à la campagne ou dans le Midi, dans un château dans les montagnes ou dans une bicoque ancienne, au bord de l'Océan.

Catherine, précieuse collaboratrice de son mari, que la vie monotone lasse, alors qu'elle révolte son époux; Catherine, petite bourgeoise ayant suffisamment d'idées pour qu'on ne s'en aperçoive pas.

Tout le roman n'est en quelque sorte que le développement du roman que Michel écrit et l'exposé des valeurs humaines, matérielles ou spirituelles sur lesquelles la civilisation repose. Cette idéologie réactionnaire ne nous touche pas, car les arguments que l'auteur nous présente, nous les avions déjà analysés et repoussés.

L'énumération sèche des points de cette doctrine, faite heureusement dans un style solide, entrecoupée des seuls événements importants de leur vie : la succession des innombrables servantes et femmes de ménage, le choix d'un appartement, le dîner chez Mme X... ou Z..., finit lentement par nous ennuyer ferme, et n'était la vive et brillante description d'un bal à l'Elysée, présidé par M. Fallières, rehaussant l'intérêt du livre, la « Solitude et le Silence » nous donnerait la nostalgie.

SADI DE GORTER.



Pour n'importe quel livre
FRANÇAIS
ANGLAIS
ALLEMAND

adressez-vous à

COSMOPOLIS

LIBRAIRIE
FRANÇAISE
ET ÉTRANGÈRE

Rue de la
Montagne
72

(près St-Gudule)
T. 12.90.40

BRUXELLES

Expositions

AU CERCLE ARTISTIQUE D'ANVERS.
L'EXPOSITION LEON ZACK.

Léon Zack a le privilège de heurter le goût de tout le monde. Cela, je l'avoue, me le rend sympathique, même s'il a tort, même si la voie dans laquelle il s'engage est un cul de sac.

Tous ceux qui, hors les voies stériles de l'académisme, prennent contre notre présent, contre notre art, contre nous une attitude de combat sont à mes yeux, à travers les pires erreurs ou les pires malentendus, ceux qui font l'avenir. Je n'ai jamais été surréaliste, mais dès l'apparition de ce mouvement, j'ai cru comme je crois encore voir, parmi les négations accumulées et les recherches malsaines, des éléments positifs, certains facteurs de santé agissant à la façon des sérum. Au point de vue de classe aussi, cet art, éminemment petit bourgeois, déblaya semi-consciemment le terrain et prépare la place pour autre chose.

Ce que les surréalistes ont exigé, avec une frénésie de désaxés, c'est le retour de la pensée, de l'action, le retour au sujet. Quelle pensée? Quel sujet? Quelle part lui laisser, cela est autre chose.

Depuis leur intervention, le problème est posé chaque jour plus àprement. Les humanistes, les populistes, et certains artistes soviétiques agitent, de façon différente, le même problème. Il faudra, coûte que coûte, qu'on y revienne, qu'on le discute, qu'un débat s'organise dont l'avenir imposera la solution, quand ce ne serait qu'un débouté total ou partiel.

Voilà pourquoi Zack apporte à son tour le témoignage d'une tendance de plus en plus dense avec laquelle l'avenir devra compter.

Sans doute, la solution qu'il apporte est effrontément rétrograde. Ses paysages tiennent de l'école de Barbizon en même temps que du classicisme français. Mais ils sont de nature, par leur coloris surtout, à se distinguer entièrement de l'art académique et de la confiserie.

Ce n'est plus de l'art commercial.

Le plus gros danger de la solution de Zack procède, à mon sens, de ce que pour réaliser son programme il a cru, bien à tort, devoir abandonner presque entièrement l'acquis de l'art contemporain.

Certains surréalistes, comme parfois Max Ernst et souvent Salvador Dali, avaient été moins radicaux à ce point de vue. Les œuvres de ces deux peintres restaient souvent dressées en fonction de la technique et du souci plastique. C'est ce qui en faisait des hétérodoxes dans leur camp; c'est ce qui sauvait suffisamment leur pratique.

Zack, moins prudent, conserve trop peu le souci plastique dont la conquête est la gloire des cinquante dernières années de la peinture. Son humanisme suit une voie parallèle à celle du surréalisme orthodoxe avec plus de sagesse dans la pensée mais moins de liberté dans l'expression.

Or, c'est d'une synthèse que nous avons besoin, et non d'une simple réaction.

Envisagé comme solution individuelle, l'art de Zack conserve des pages dont la dignité simple a de la grandeur. Tout, du reste, n'est pas également à sauver dans son exposition. Il court volontairement le danger de tomber dans le déjà vu. Il y tombe, et c'est fatal.

Ch. PIRON.

Revue et journaux d'art

BULLETIN INTERNATIONALE KUNST (n° 5). — Ce bulletin qui est l'organe d'une galerie de tableaux nous rappelle le bulletin du regretté « Centaure ». Dans ce numéro, à lire un article de L. Rosenberg-Fleck sur la crise dans l'art. A propos de deux expositions organisées par la galerie Esther Surrey, deux études sur Utrillo et Dufy.

LA REVUE REACTIONNAIRE (n° 8). — A suivre, dans cette revue, la chronique de G. Marlier, qui ne fut pas toujours réactionnaire.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS (n° de décembre 1932 et janvier 1934). — Chardin n'est pas l'aimable personnage d'une galerie de tableaux nous rappelle le bulletin du regretté « Centaure ». Dans ce numéro, à lire un article de L. Rosenberg-Fleck sur la crise dans l'art. A propos de deux expositions organisées par la galerie Esther Surrey, deux études sur Utrillo et Dufy.

Dans le numéro de janvier, nous avons lu avec un plaisir tout particulier l'article vivant consacré par Paul Signac au néo-impressionnisme.

EGALITE (n°s 19 et 20). — A lire, dans cette vaillante revue féministe, le « portrait » que notre collaborateur René Golstein fait de Valentine Prax, et celui que Mayou Iserentant fait de Charles Toorop.

CLARTE (7° numéro). — La « Neige » dans la peinture fait l'objet d'un article d'Esther Van Loo.

BEAUX-ARTS, de Paris (n° 54). — A lire, l'article de M. Léo Van Puyvelde sur l'exposition de l'archiduchesse Isabelle et son temps, et l'étude de Marcel Schmitz, consacrée à l'architecte Diongre, lauréat du concours d'architecture de l'I.N.R. — Dans le n° 57, Paul Fierens signe un article intitulé « Laethem, ville sainte de la peinture belge ». Ce numéro est presque entièrement consacré au Salon des Indépendants et est copieusement et richement illustré.

LES VENTES PUBLIQUES (8° année, n° 4). — A suivre toujours dans ce journal, malheureusement presque exclusivement rempli de publicité, les articles très documentés de M. J. Hachelle. Le dernier s'occupe tout particulièrement des dédicaces de Léon Bloy.

VARIORUM.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

Un livre qui s'impose :

Le baron des Robeaux

par Maurice GAUCHEZ

Prix : 15 francs belges

paru aux Editions Labor

Spa

L'eau de la Reine Spa-Monopole est un diurétique puissant qui empêche la formation des toxines.

Liures d'art

J. W. POWER. — *Les éléments de la construction picturale.* (Edit. Antoine Roche, Paris.)

Pierre du COLOMBIER. — *Les Arts.* Collection : Tableaux du XX^e siècle 1900-1933. (Edit. Denoël et Steele, Paris)

Jeanne de la RUWIERE. — *Louise Damen.* (Sans édit.)

Fin du premier tiers du XX^e siècle, moment propice pour faire le point! Tel enfin le présentait dernièrement Paul Fierens en une conférence consacrée à André Derain. Peut-être. Pour certains êtres, esprits critiques en quête de plus de certitude tous les moments sont bons pour l'analyse, pour le passage des valeurs. Pour d'autres, il s'agit réellement de regarder en arrière, de « s'arrêter » avant de choisir une nouvelle route.

J. W. Power appartient certainement à la première catégorie, et l'important ouvrage qu'il consacre à la construction picturale n'est nullement un ouvrage historique mais bien un manuel, un instrument de travail.

J. W. Power analyse, et nous verrons avec quel sérieux, mais la peinture qui est l'objet de son expérience n'est pas prise à un moment déterminé de son existence (moyen-âge, renaissance, temps modernes). L'auteur

poursuit à travers toute l'existence de la peinture la solution du problème de la construction, ce qui nous vaut de voir Rubens et Juan Gris examinés suivant un même angle de vue, mais nous vaut aussi de devoir ingurgiter une forte dose de géométrie.

J. W. Power ne cache pas son intention et l'introduction de son livre débute par ces lignes : « Ce livre vise un double but. J'ai voulu d'abord qu'il soit un livre classique, un manuel; et aussi, j'ai voulu conserver une tradition ancienne ». Il est impossible de résumer cet ouvrage qui est lui-même le précis d'une théorie. Disons seulement que pour J. W. Power les cubistes n'ont fait que suivre une méthode de construction qu'employait déjà avant eux Raphaël, Rubens, Signorelli, etc. Mais, si nous croyons volontiers que beaucoup de peintres ont basé leurs compositions sur la division systématique du panneau à peindre, il nous est plus diffi-

pages n'est pas un travail aisé. Il est certain que les dernières manifestations d'art entrent plus difficilement encore dans le cadre de ce résumé, ce qui n'excuse pas le silence que Pierre du Colombier fait autour du surréalisme.

Le désir d'impartialité qui semble hanter Pierre du Colombier depuis le début de son ouvrage le fait tomber souvent dans un « chèvre-choutisme » désagréable. Connaissiez-vous beaucoup de livres impartiaux sur la guerre 1914-18?

On ne peut, à mon avis, vivre réellement un événement et le juger sans parti-pris aussitôt après. Mais, toutes ces réserves étant faites, il faut reconnaître la valeur du travail de Pierre du Colombier. Sa documentation est abondante et bien établie, le chapitre qu'il consacre au cubisme et de loin le meilleur de son livre, son enthousiasme pour Derain est peut-être un peu partiel, mais nous ne lui reprocherons pas cette partialité, une des grandes qualités du critique d'art, la seule qui lui permette d'être vivant. Les illustrations du livre ne sont pas nombreuses mais choisies avec esprit.

Le cinéma muet est de tout l'ouvrage la partie qui permettrait le mieux un coup d'œil rétrospectif. C'est d'ailleurs cette partie où le ton de la critique

historique est le mieux à sa place. On ne peut dire la même chose d'écoles d'art comme le cubisme quand il a été permis de voir des œuvres récentes de Georges Braque, du surréalisme tant qu'œuvrent Ernst et Miro. Mais, qu'il nous soit permis de conseiller à Pierre du Colombier de ne pas s'attarder aux écoles étrangères tant qu'il n'aura pas approfondi sa documentation.

Marc est un expressionniste, mais ni Kandinsky, ni Klee, ni Ernst ne peuvent entrer dans cette catégorie. Faire du dadaïsme un dérivé de l'expressionnisme est également une grave erreur.

Ecrire ce résumé était un tour de force, l'écrire avec détachement était presque impossible et c'est ce qui explique tous les reproches qu'on peut faire à son auteur.

Cet ouvrage est complété par une étude sur la musique et la danse par Roland Manuel, étude qu'il ne nous appartient pas de juger.

La revue *Minotaure* fait bien les choses et le dernier numéro spécial (3-4) sorti de presse il y a peu de temps, trouve mieux sa place dans cette chronique que dans une revue des revues d'art. Nous avons déjà parlé ici-même de la qualité de la présentation de cette revue, typographie, clichés, impression, etc.

Dans ce dernier numéro nous trouvons quelques reproductions de tableaux, en couleurs, qui rendent à la perfection les tableaux reproduits, donnant la valeur de pâtes, du coup de brosse et presque le grain de la toile. Nous n'avions jusqu'à maintenant trouvé cette qualité de reproduction en couleurs que dans certains ouvrages allemands.

Signalons tout spécialement l'article de E. Tériade sur l'*Emancipation de la peinture*, l'étude scientifique du docteur Jacques Lacan consacré aux motifs du crime paranoïaque et plus spécialement à celui des sœurs Papin.

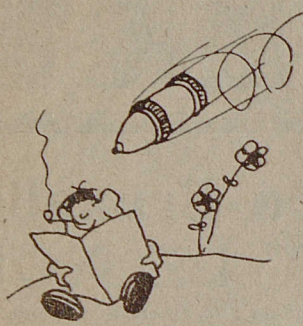
On ne peut souligner toutes les richesses de ce numéro dans lequel l'œuvre de Maillol, de Despiaud et de Brancusi est en grande partie reproduite.

Mme Jeanne de la Ruwrière consacre une plaquette au souvenir de Louise Damen, jeune sculpteur, morte à 28 ans.

Etude émouvante malgré la naïveté de certains détails biographiques et anecdotiques. Les reproductions des œuvres de Louise Damen justifient d'ailleurs pleinement l'espoir que Mme de la Ruwrière mettait en la jeune artiste qui ne put hélas! réaliser complètement son œuvre.

Jean MILO.

Les faits du jour



La presse aux ordres

La presse vendue aux marchands de canons et aux financiers a fait merveille. Elle peut s'enorgueillir d'avoir savamment préparé l'émeute et d'avoir admirablement aiguillé l'opinion publique. Si quelqu'un pouvait encore douter du danger qu'offre pour un pays cette presse indigne et stépendie, les événements récents sont là pour l'édifier.

La presse française dans sa large majorité, mais essentiellement la presse parisienne, fut favorable aux émeutiers. A peine si l'on ne s'extasiait pas devant ces « bons patriotes » incendiant des autobus, des kiosques, brisant des réverbères et éventrant des chevaux.

Une fois Doumergue au pouvoir, et les communistes restant seuls à manifester, le ton changea du tout au tout. Il fut question de « la pègre descendue des faubourgs », des « pillards », des « pétroleurs » et des « professionnels de l'émeute ».

Edmond Picard appelait déjà la presse : « Une chienne d'enfer ». Quelle épithète trouver aujourd'hui pour qualifier la bassesse et l'ignominie qui caractérisent les journalistes vendus ?

Chiappe, le Corse aux pieds plats



Depuis des années, nul n'avait osé toucher à Chiappe. Ce n'est pas qu'on n'ait raconté sur son compte de bien vilaines histoires, ce n'est pas qu'on ne l'ait deviné entièrement dévoué à Tardieu et à ses amis de l'Action Française. Mais il avait des dossiers.

Daladier n'a pas ménagé Chiappe. Et Chiappe a montré de quoi était capable un préfet de police factieux.

Aujourd'hui, Daladier est par terre. Chiappe exige qu'on mette des formes pour lui rendre sa préfecture. Il pose même des conditions.

Et tout ses amis ovationnent son retour. Au fait, il a tant d'amis M. Chiappe. Ne seraient-ce par hasard tous ceux qui figurent dans ces fameux dossiers... ?

Les hypocrites

Il est assez comique de voir les injures que la presse au service du Comité des Forges et la grande presse parisienne qui émerge à des budgets occultes, adressent au ministère Daladier et Frot.

M. Léon Daudet réclame la Cour Martiale pour des ministres qui ont fait couler le sang de quelques patriotes français qui, eux, marchaient sur le Parlement afin d'avoir la peau des ministres...

M. Léon Daudet est devenu bien sensible Quand on abat des ouvriers français, quand on mitraille les Indochinois, quand on bombarde les villages marocains, le royalisme pansu trouve cela fort bien. La grande presse stépendie qui ne souffle mot de ces crimes et pour qui un manifestant révolutionnaire fait partie de la « pègre », trouve cela également excellent.

C'est pourquoi nous avons le droit de leur dire aujourd'hui : « Canailles hypocrites, complices de tous les assassinats, vous qui buvez du sang depuis des années, de quel droit parlez-vous des « mains rouges de Daladier » ?



LE THEATRE

Aux GALERIES : « Le Dernier Empereur ». — Au PALAIS DES BEAUX-ARTS : « Les Folies Amoureuses » et « Les Plaideurs ».

Tandis que l'émeute grondait à Paris, dans la soirée du 6 février, le théâtre des Galeries donnait, avec le concours du Marais, la première représentation d'une pièce politique de Jean-Richard Bloch : « Le Dernier Empereur ».

Cette pièce est remplie de bonnes intentions. Toutes les scènes ayant trait à la vie politique d'un peuple, à la tactique révolutionnaire des adversaires du régime, ainsi que celles qui mettent à nu l'incroyable duplicité des hommes au pouvoir, sont excessivement intéressantes, encore que certaines d'entre elles gagneraient à être abrégées. Par contre, les scènes à prétentions satyriques et humoristiques ne sont, le plus souvent, que ridicules et manquent absolument leur but. Il en est de même des scènes sentimentales, heureusement peu nombreuses.

De quoi s'agit-il, en somme, dans cette pièce, et qu'a voulu démontrer l'auteur ? En quelques mots, voici : Un jeune prince dont l'éducation n'avait pas du tout été orientée vers le gouvernement des hommes, se trouve brusquement, par suite de la mort accidentelle de son oncle (l'Empereur) et de son cousin (le Prince Héritier), dans l'obligation de régner. Or, il se fait que ce prince, ayant fréquenté autrefois des milieux révolutionnaires et connu des hommes aux idées généreuses, a l'ambition de baser sa politique sur la justice et le respect de la dignité humaine. Il marque, à tous propos, sa préoccupation de servir et de défendre, non point une minorité de gens bien en place et détenteurs de privilèges, mais la masse obscure et besogneuse du peuple, toujours exploitée. Voilà déjà un prince peu banal, n'est-il pas vrai ? Et que j'en-vie Jean-Richard Bloch de l'avoir découvert ! Mais ce n'est pas tout. Ce jeune prince inexpérimenté, n'ayant pour armes que son cœur et sa générosité d'intentions, ne tarde pas à se rendre compte de l'hostilité dont font preuve à son égard ses ministres et son chancelier. La partie qui se joue entre eux est trop inégale pour qu'il parvienne longtemps

Au Palais des Beaux-Arts

Bonne salle au Palais des Beaux-Arts. M. Georges Philippart va prononcer pour Max Deauville une sorte de plaidoyer humoristique qu'émailleront des pages typiques de ce romancier et dramaturge bruxellois, dont le Rataillon joue présentement « Tamerlan », au théâtre du Résidence.

M. Philippart dit fort bien. On aime l'entendre interpréter les auteurs les plus divers. Son succès comme conférencier et comme interprète fut très vif. L'œuvre de Max Deauville est fort variée. On lui doit un livre de guerre qui compte parmi les meilleurs, et des pages de romans ainsi que telles scènes dramatiques dignes d'assurer son renom.

Mlle H. Lebacqz-Tirifay est une cantatrice à la voix ample et pure. C'est dans les « Chansons Bourguignonnes » de Maurice Emmanuel qu'elle obtint son plus grand et légitime succès.

Mlle Madeleine Fabre détailla avec maestria le « Soleil à midi » de Jongen et le « Nocturne » de Fauré. On l'ovationna longuement.

Il faut qu'une zone neutre soit ouverte ou fermée

Ils ont violé la zone neutre ! s'écrie M. Max (Adolphe) afin de justifier les brutalités policières envers de paisibles bourgeois en délégation auprès du ministre.

Il n'y a pas de zone neutre ! affirme M. Adolphe (Max) pour expliquer que des fascistes aient pu venir huer les députés devant le parlement.

M. Max est un petit plaisantin. Et un petit prétentieux, car n'a-t-il déclaré qu'il laissait à sa convenance pénétrer dans cette zone neutre (qui n'existe pas !) qui lui plaisait.

C'est-à-dire que le jour où il plairait à M. Max de voir ficher le feu au Parlement, il s'arroge le droit de laisser arriver les incendiaires jusqu'à la Chambre.

M. Max devient bien méchant depuis qu'il ne va plus aussi souvent à la Monnaie. M. Max se fait vieux, hélas ! et le temps est passé où il disait avec un fin sourire « Un nouveau ballet balala bien » et qu'il appelait ses promenades nocturnes « la marche à l'étoile »...

à leur résister. La fin de la pièce est quelque peu obscure, et nul ne sait si le prince, vaincu par les manœuvres de ses conseillers, abandonne la lutte ou si, comme on peut le supposer, une âme de dictateur s'éveille en lui.

La moralité de l'histoire, selon nous, la voici : le renversement du régime doit se faire par la base, c'est-à-dire par les travailleurs eux-mêmes, et non point par des princes qui ne pourront jamais se soustraire aux préjugés de leur caste ni aux influences de leur milieu.

Jean Weber, dans le rôle du prince devenu empereur, n'est pas du tout à sa place. Ce jeune comédien, gâté par le succès qu'il rencontre depuis des années auprès des petites pensionnaires en délire (je vous assure que je n'exagère rien), est supportable au besoin sous l'uniforme blanc du romantique duc de Reichstadt, ou dans les culottes du boy-scout de « Comment l'esprit vient aux garçons » ; mais ses gestes et sa démarche de jeune coquette énamourée, sa bouche en cœur et ses mains de danseuse ne conviennent point à nous le faire prendre au sérieux dans un rôle d'homme viril. Qu'il prenne garde ! S'il continue à s'exhiber sur les pointes et à se répandre en mille attitudes trop gentilles, les revuistes et les gazetiers ne tarderont guère à lui réserver le sort que connaît déjà le trop efféminé Maurice Rostand.

La pièce et ses interprètes recueillirent un vif succès.

La Société des Grand Spectacles avait inscrit au programme de son huitième gala classique : « Les Folies Amoureuses », de Regnard, et « Les Plaideurs », une comédie de Jean Racine. Son but était louable, puisqu'il tend à faire œuvre de diffusion culturelle, mais la qualité du spectacle laissait très souvent à désirer. La pièce de Regnard est somme toute un sous-produit de Molière, et ces farces où l'on voit de jeunes amoureux duper de vieux barbons jaloux, nous paraissent vraiment par trop naïves aujourd'hui. Quant à Racine, il est incontestable que ses tragédies l'emportent sur ses comédies, souvent burlesques et un peu folles.

Marcel DEHAYE.

Technicum du Théâtre

LE TECHNICUM DU THEATRE est transféré du 40 de la rue Sainte-Anne au 84 de la rue de la Loi, dans les locaux de l'Académie Libre de Peinture, à partir du 18 février 1934.

Les cours se donnent tous les jours, de 7 à 9 heures du soir, sauf les samedi et dimanche.

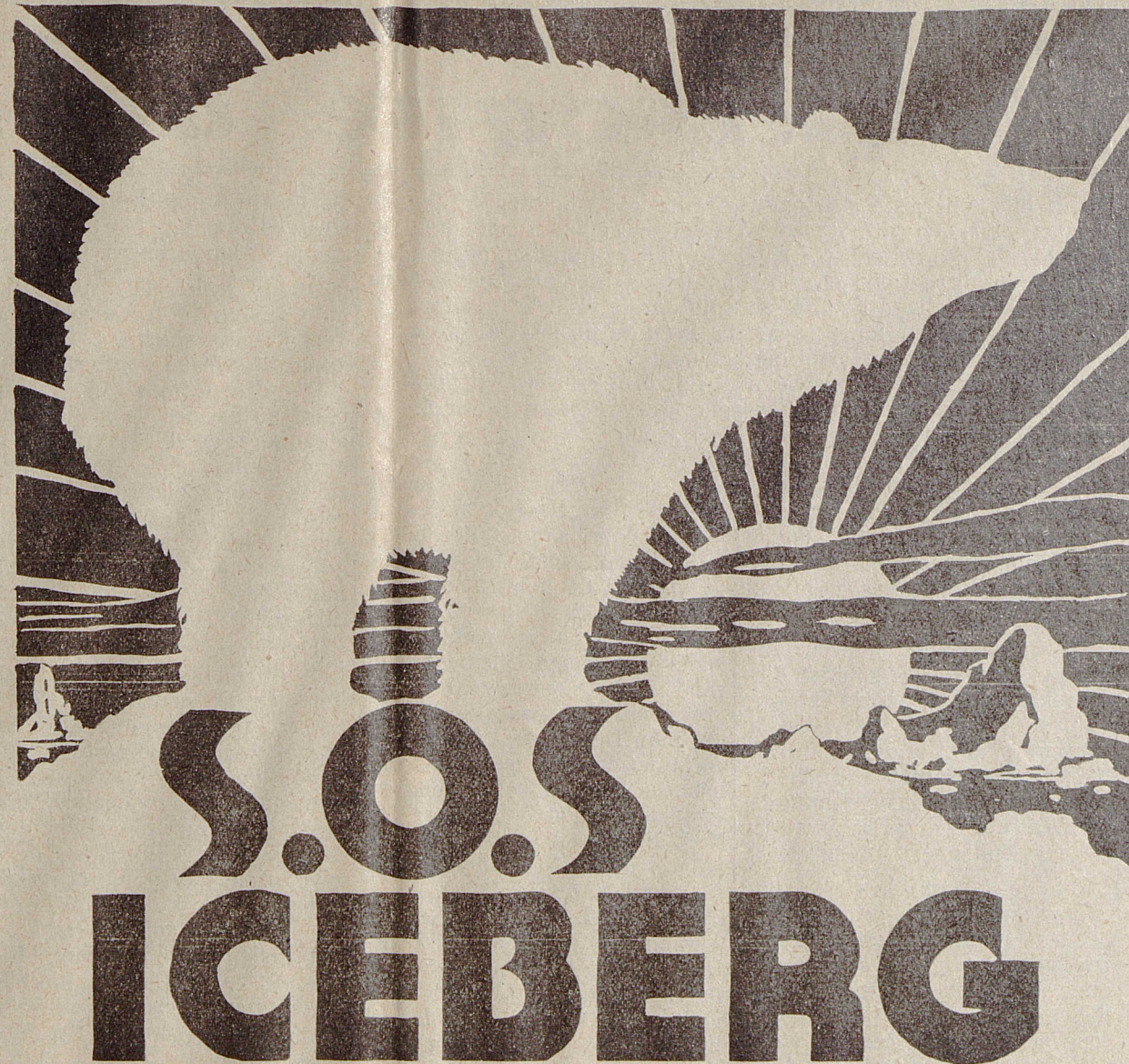
FAITES LIRE

Le Rouge et le Noir

PAR VOS AMIS

UNIVERSAL FILM

PRESENTERA BIENTOT



Une œuvre cinématographique de 1^{er} ordre que vous irez voir.

Mise en scène de ARNOLD FRANCK.

Le drame des régions polaires.

Musique de PAUL DESSAU.

MUSIQUE

Calendrier des concerts

JEUDI 15 février, à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Concert de la Société Philharmonique : Otto Schaerer, organiste.

VENDREDI 16 février, en la Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts : La danse à Java : H. Leibman et C. d'Aubrey.

SAMEDI 17 février, à 14 h. 30, au Conservatoire : Concert du Conservatoire : D. Defauw, Kalter, Herlinger, Wagemans.

DIMANCHE 18 février, à 14 h. 30, au Conservatoire : deuxième audition du Concert du Conservatoire.

LUNDI 19 février, à 20 h. 30, en la Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts : Concert Pro Arte : Quatuor Pro Arte et P. Collaer (Roussel, Harris, Milhaud).

MERCREDI 21 février, à 20 h. 30, au Bartsch, violoncelliste.

Conservatoire : Concert Pitsch : C.

A la Monnaie

Mercredi 14 février, *Le Soldat de Chocolat*. — Jeudi 15, *Rigoletto*. *Les deux Bossus*. — Vendredi 16, *Armide*. — Samedi 17, *Lakmé*. — Dimanche 18, en matinée, *Le Soldat de Chocolat*; en soirée, *Faust*. — Lundi 19, *Aïda*. — Mardi 20, *Le Petit Duc*.

CARREFOUR

5, PLACE MADOU

Un film médical

Bistouris ou les mains qui guérissent

Un film soviétique de Dziga Vertoff

ENTHOUSIASME

PLAZA

LES ARTISTES ASSOCIES présentent...

Catherine de Russie

avec

Elisabeth Bergner

L'action, qui se déroule dans une atmosphère toute spéciale de corruption et de faste, fait succéder devant les yeux éblouis des spectateurs des scènes qui les laissent émerveillés.

Succédant à la « Vie privée d'Henry VIII », le second film de la London Film a reçu un accueil enthousiaste de la presse mondiale.

LE CINÉMA

Les films qui passent

20,000 ANS SOUS LES VERROUS.

Un film bien fait, bien joué, doublé (mal, évidemment — mais « mal doublé », ça fait toujours un peu pléonasme), indéfendable.

Bien fait par Miché Curtiz, qui connaît son métier (voir « Cabin in the Cotton », « Masques de cire », etc.).

Bien joué par Spencer Tracy, qui a toutes les qualités des interprètes américains ; Arthur Byron, qui est un sobriété en personne, et Bette Davis, qui sait pleurer.

Indéfendable, parce que je voudrais bien savoir en quel Eden prisonniers, geôliers et directeur de prison passent ainsi leur vie à faire assaut d'héroïsme et de grandeur d'âme (et je te sauve l'honneur, et je te sauve la vie, et je suis un héros, et vous en êtes un autre, etc., etc.).

Je voudrais bien savoir aussi quel est le détenu de Sing-Sing ou d'ailleurs qui reviendrait se jeter dans les bras de la chaise électrique pour sauver la situation du directeur de prison qui l'aurait libéré sur parole.

En général, les « outlaws » ne sont pas aussi naïfs.

En quoi ils ont, d'ailleurs, parfaitement raison.

Ce qui, entre autres choses, faisait la supériorité de « Je suis un évadé » sur les autres productions du genre, et sur « 20,000 ans sous les verrous » en particulier, c'est précisément qu'une fois sorti de l'enfer, Burns ne faisait rien pour y rentrer.

Une prison n'est pas une colonie de vacances.

Je connais peu de spectacles aussi grotesques, aussi gênants que celui de cet héroïsme gratuit et inutile qui est à la base de trop d'histoires de cette sorte. L'héroïsme n'a rien à voir quand il s'agit de sauver sa peau — surtout lorsque le prix en est aussi futile que ces considérations sur l'honorabilité d'un directeur de prison.

Et, encore une fois, le prisonnier conditionnellement libéré, dans les circonstances où l'est le héros de « 20,000 ans sous les verrous », aurait vraiment tort de se gêner.

LIEBELEI.

On me demande pourquoi je n'ai pas aimé « Liebeleï ».

C'est fort simple : d'un très beau sujet, riche, celui-ci en arrière-plan, l'auteur (les auteurs, Schutler autant que Max Aphuls) ont négligé l'essentiel, n'en retenant que le côté anecdotique, terriblement romance sentimentale.

Comparez ce romantisme touchant mais puéril, et tellement désuet, au désespoir obsédant d'un film comme « Back Street » ou, naguère, « la Foule » de Violot. Et concluez.

LE MAÎTRE DE FORGES.

Le goût du public pour un film de l'épée du « Maître de Forges », qui est un modèle de mauvais goût délirant, une manière de chef-d'œuvre dément et sans excuse, restera toujours pour moi un mystère.

Bêtise ? J'ose à peine croire qu'il puisse aller si loin, descendre si bas.

Quant à croire de sa part à un goût identique au nôtre, un goût un peu semblable pour cette constance géniale dans l'inconscience, vraiment, ce serait trop beau. Le public ne nous a pas accoutumés à cette sorte de perversité, qui ferait, de sa part, pardonner beaucoup de choses.

G. D.

LE CINEMA CONdamNE

Notre collaborateur Gaston Derycke fera sur ce sujet brûlant une conférence, le jeudi 22 février prochain, à 20 heures, pour le groupe d'études sociales Pensée et Action, à la Maison des Artistes (Grand'Place, Bruxelles).

ON TOURNE...

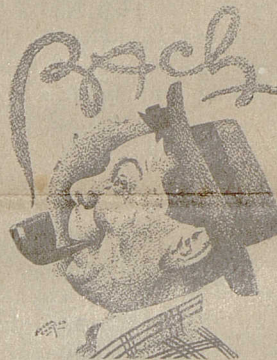
Henri Storck entreprendra à la fin de ce mois la réalisation du premier d'une série de films policiers, qui seront tournés en Belgique.

Le sujet retenu est une adaptation du roman de St.-A. Steeman : « Le Mannequin assassiné ».

La LIBRE PENSÉE DE BRUXELLES fera projeter, le jeudi 15 février, à 20 h. 15, en la salle des fêtes de la Maison des Huit Heures (place Fontaines, Bruxelles), le film d'une brûlante actualité : « LE MIRACLE DE SAINT GEORGES » (Enfants non admis.)

EL DORADO

A partir de vendredi



BACH MILLIONNAIRE

Le grand succès du rire...

Au Club du Faubourg

Tous les événements du jour sont discutés et commentés au Club du Faubourg, présidé par Léo Poldès, et dont voici les prochaines séances :

Samedi 17 février, après-midi, à 14 h., au Cinéma Demours, 7, rue Pierre Demours : mise en accusation de la pièce « Coriolan », avec les artistes de la Comédie-Française, et du film « Les Misérables », avec les vedettes. Le pasteur André Monod, sur « la Mur de la vie privée ». Mlle Juliette Goublet, avocate à la Cour, sur « Révolution ou Religion ? ». Interpellation sur « France et Allemagne ». Et débat sur « Pour et contre le Ministère Doumergue ».

Mardi 20, le soir à 22 heures, à la Salle Wagram : M. Fernand Izouard, avocat à la Cour, sur « La Justice dans la rue ». Le débat sensationnel « Pour et contre Marianne Oswald ». Les pittoresques « Auditions discutées », avec Nita Corelli et la championne Violette Morris. « La Danse », par le professeur Valentin dans ses caricatures dansées. « L'élégance et le sport », par Madeleine et Roxane, avec défilé de mannequins. Et « La lumière sur la montagne », par Jean Portail, sur « Amour et possession ».

Communiqué

ACADEMIE LIBRE DE PEINTURE

84, rue de la Loi, Bruxelles.

Les artistes peintres de toutes les tendances désirant avoir accès à l'Académie Libre de Peinture sont priés de se renseigner au bureau permanent de cette académie, tous les jours, même le dimanche.

Travail libre d'après modèles vivants. L'Académie est ouverte le matin, de 9 h. 30 à 12 h. 30.

La cotisation mensuelle est fixée à cinquante francs.

L'Académie Libre de Peinture met à la disposition des artistes une salle d'exposition, leur permettant d'organiser des présentations particulières de leurs œuvres, et ce moyennant une intervention dans la stricte couverture des frais.

Le ROUGE et le NOIR

Place aux vieux !

(Suite de la page 1)

Le journaliste écrit : Doumergue et tout le monde sait ce que c'est. C'est le monsieur qui sourit. C'est le monsieur qui va arranger les choses. C'est un arrangeur. Les premières choses qu'il arrangera, ce sont la république et la démocratie. Quant à ses commensaux, le maréchal Pétain (bon Dieu, il vit encore!) M. Chéron ou le général Denain et la glorieuse panoplie des vieillards qu'on a hissés dessus les armes de la France, ils sont de nature à rassener les millions de lecteurs du *Journal du Matin*, et du *Temps* qui, moyennant cinq sous par jour, ont le seul droit de se momifier et de représenter Marianne, avec un grand M.

Eh! bien, merci pour le grand M.

Merci, aussi pour les fossiles du ministère talonnés par Tardieu, l'homme intègre que l'on sait, l'homme à tout faire de la N'Goko-Shanga et du Homs-Bagdad.

Merci pour les vieillards du Cabinet de salut public qui ont mené leurs enfants à la guerre, qui ayant fait tuer les uns tout crever de faim les autres, mais qui toujours leur survivent et prennent on ne sait où le droit de les gouverner.

Tout justement, notre bouillant ami Léo Moulin doit ouvrir ce soir, à la tribune du Rouge et Noir, le débat sur ce sujet piquant « Faut-il tuer les vieux? Pourquoi, quand et comment? » J'espère qu'il fera un sort au Cabinet français.

Merci donc pour ce gouvernement d'hommes finis et lamentables qui ayant conduit la France durant dix, vingt et trente ans l'ont conduite là où elle est.

Merci enfin pour la France d'aujourd'hui dont le si beau visage et le corps enchanteur lui vaudraient de choisir des amants plutôt que des souteneurs, lui vaudraient d'être aimée plutôt qu'exécree, lui vaudraient de faire la paix du monde plutôt que de précipiter la ruine de l'Europe entière.

Merci même pour la jeunesse de France qui ne trouve à s'unir qu'au moment de la guerre et ne trouve à se dresser que pour tuer d'autres jeunesse.

En attendant la France et le monde se meurent. Et avec eux la liberté, l'égalité et la justice.

Mais Geronte est au pouvoir. Ceci vaut-il cela?
Pierre FONTAINE.

Séance du 7 février

Dieu et la guerre

L'Eglise et la paix. — Les émeutes à Paris

Beaucoup, parmi le public de ce soir, s'attendaient à voir apparaître le libéral Jean MARESTAN sous l'aspect traditionnel de l'anarchiste barbu, chevelu et usant d'un verbe paroxyste...

Ils auront été déçus de voir qu'un anarchiste peut avoir ce physique de brave bourgeois français, mesuré dans son expression et soucieux de ne point choquer les opinions adverses. Tout rose est le teint de M. Jean Marestan, dont le moral revêt la même santé et semblable assurance. Et nul doute que ceux qui ne connaissent d'autre libéralisme que M. Jean Marestan, citent les anarchistes comme des exemples de bonhomie, de courtoisie, possédant au plus haut degré le sens de la mesure et de la correction.

M. Jean MARESTAN oppose d'abord la contradiction existant entre les deux fondements du dogme catholique : l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Par des exemples précis et qu'il commente spirituellement, l'orateur décrit le dieu jaloux, cruel, guerrier et anthropophage tel qu'il apparaît dans l'Ancien Testament, Dieu féroce qui fera peser sur tout le genre humain et sur toutes les générations le châtiment infligé à Adam et Eve. Dieu qui se plaît à humer l'odeur fade des entrailles fumantes des victimes expiatoires offertes en holocauste...

Avec Jésus, nous voici loin du terrible Javeh. Le fils ne ressemble nullement au père. Grâce aux Evangiles, nous voici élevés à une morale de charité, de pardon, de généreuse soumission. « Tu ne tueras point », « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée », « Si l'on te frappe sur la joue droite, tends la joue gauche... » Marestan n'a nulle peine à faire éclater l'énorme distance qu'il y a de ce Christ au dieu vengeur et cruel.

Cependant, affirme Marestan, les docteurs et les théologiens se sont fort adroitement servis de cette contradiction. S'agissait-il de justifier les guerres et les pires hécatombes, on faisait appel au dieu de l'Ancien Testament; s'agissait-il d'inciter les pauvres et les opprimés à la soumission, à l'humilité, on s'empressait d'avoir recours aux Evangiles...

Il existe là une duplicité qu'il est nécessaire de dénoncer. Que les catholiques s'en tiennent à une seule et même morale pour tous les cas et pour toutes les castes. Que s'ils admettent la guerre et les saintes violences, ils accordent aux opprimés le droit d'user de cette violence qui, dès lors, est sacrée.

Par contre, s'ils s'en tiennent aux enseignements du Christ, qu'ils flétrissent toute guerre, qu'ils pratiquent eux-mêmes la charité et la vertu de pauvreté. Dès lors, ils seront logiques et quique nous, athées, ne partagions pas leurs convictions, nous pourrions leur accorder l'es-

time que l'on doit à des adversaires sincères et mettant en accord leurs actes et leurs paroles.

M. Jean MALLINGER, avocat à la Cour d'appel et président de la Libre Pensée de Bruxelles, s'attachera essentiellement à étudier le rôle joué par l'Eglise au cours de la guerre. Lorsque l'intervention du Vatican auprès de l'empereur Joseph II aurait pu être apaisante et empêcher le conflit, cette intervention se fit au contraire dans un sens d'excitation à la guerre. Pendant la guerre encore, le pape n'intervint pas avec la vigueur nécessaire et se borna à prononcer en quelques occasions des paroles d'apaisement fort générales et très insuffisantes.

Il semble, dit M. Jean Mallinger, que l'Eglise ait d'ailleurs poursuivi, dès le début, une politique favorable aux empires centraux. Le catholicisme n'était-il pas tout puissant en Autriche et Guillaume II n'avait-il pas promis de rétablir le pouvoir temporel des papes en Italie? Par contre, le Vatican n'avait-il pas intérêt à la défaite du panslavisme soumis à la religion orthodoxe, et de la France, cette fille aînée insoumise? D'autre part, l'Eglise sait fort bien que la guerre et les angoisses et les désespoirs qu'elle provoque sont propices à une résurrection de la foi. Celui qui a tout perdu veut se raccrocher, ne fût-ce qu'à un espoir...

C'est tellement vrai qu'en effet, depuis la guerre, le mysticisme religieux a fait des progrès incontestables et que dans des pays soi-disant laïques, comme la France, le catholicisme a repris pied et exerce un pouvoir de plus en plus marqué.

Tout ceci, M. Jean Mallinger l'expose avec infiniment de talent, se servant tantôt de l'ironie la plus mordante, tantôt étayant son argumentation par la lecture de documents ignorés par la majeure partie des auditeurs.

Puisque Dieu n'a pu empêcher la guerre, puisque l'Eglise ne peut assurer la paix, retirons leur notre confiance, conclut M. Jean Mallinger, n'ayons plus d'espoir qu'en nos propres possibilités et réalisons la paix nous-mêmes.

Au cours du débat public qui sera bref, on entendra M. Vandervest, démocrate-chrétien, qui estime ridicule de voir attribuer à l'Eglise la responsabilité de la guerre et de n'avoir rien fait pour y mettre un terme. Voyez plutôt, dit-il, la France franc-maçonnique et athée; livrée aujourd'hui à la guerre civile à la suite des turpitudes de ses dirigeants. Vous critiquez que les Allemands aient gravé « Gott mit uns » dans la boucle des ceinturons militaires, mais, sur les pièces de la République, gravez-vous demain les noms de Stavisky ou d'un de ses comparses politiques... L'intervention de M.

Vandervest provoque ce qu'il est convenu d'appeler un remous parmi le public. Un autre auditeur tentera d'établir que libres-penseurs et catholiques sont des distinctions arbitraires et que le capitaliste franc-maçon exploite aussi bien le prolétaire libre-penseur que le patron catholique exploite son ouvrier chrétien. Il rappellera les abominations commises par la France républicaine et laïque dans ses colonies.

Un troisième auditeur, M. Zankin, croit utile de rappeler que non seulement l'Eglise, mais l'Internationale socialiste, la franc-maçonnerie et les organisations de libre-pensée firent faillite pendant la guerre.

Actuellement, nous voyons la Flandre catholique gagnée au pacifisme, tandis que les pires chauvins se retrouvent dans les Loges. Un ministre libre-penseur fait déplacer un prêtre qui a refusé l'entrée de son église à un cercueil recouvert du drapeau tricolore ce qui est un geste de parfait catholique. Il conclut en formulant l'espoir que les catholiques sincères et fidèles à l'esprit évangélique s'allieront un jour aux libres-penseurs honnêtes afin d'établir ensemble un monde meilleur et résister à la guerre.

Après que les orateurs ont répondu, s'ouvre un nouveau débat, et improvisé, celui-ci.

Tout le monde est sous le coup de l'émotion provoquée par les émeutes de Paris et la chute de M. Daladier.

M. Jean Marestan fera le récit des événements dont il fut témoin en province, et particulièrement dans le Midi. Avec beaucoup d'humour, il fera l'histoire du mouvement qui se manifesta surtout parmi la petite bourgeoisie française et qui vient de balayer le gouvernement au pouvoir. Tout ceci, il l'expose très objectivement, essayant de faire montre du plus large esprit de tolérance. Esprit de tolérance qu'il espère ne pas voir sombrer dans un pays qui, jusqu'ici, s'en est réclamé et qui, malgré certains désirs, n'est pas mûr pour le fascisme.

Et c'est en applaudissant longuement Jean Marestan que le public clôt cette séance qui, si elle ne fut pas houleuse, n'en fut que plus instructive.

La Maison E. VAN CUTSEM
95, av. Maréchal Foch Téléphone 15.28.94

vous offre un appareil américain
de tout premier ordre

Le Superhétérodyne
Stewart Warner

Demandez une démonstration gratuite

FACILITES DE PAYEMENTS

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas.

Prix d'entrée : 4 francs.

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 40 fr. On s'abonne en versant la somme au C. C. P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 14 février, à 20 h. 30 :

M. Léo MOULIN

ouvrira le débat sur :

Faut-il tuer les vieux? Pourquoi? Quand? Comment?

L'antagonisme entre jeunes et vieux. A quel âge est-on vieux? Des dangers de laisser aux vieillards le soin de gouverner. Des droits de la jeunesse actuelle. Doit-elle subir le règne des vieillards. Les jeunes d'aujourd'hui diffèrent-ils des jeunes d'autrefois? Les jeunes ont-ils mission de tuer les vieillards? Et comment les tuer?

Orateurs inscrits :

MM. Paul M.-G. LEVY;
Roger MOTZ;
Léo MOULIN.

Le débat sur le « Le Plan du Travail »

est reporté au mercredi 7 mars.

Mercredi 21 février, à 20 h. 30 :

DEBAT D'ACTUALITE

SUR LES EVENEMENTS DE PARIS :

OU VA LA FRANCE?

L'affaire Stavisky déclenchera-t-elle un changement de régime? Que veut le peuple? Démocratie, fascisme, monarchie? La corruption parlementaire atteint-elle tous les partis? M. Chiappe est-il un honnête homme?

Programme détaillé au prochain numéro.

Mercredi 28 février, à 20 h. 30 :

QUE PENSER DE L'ARMEE?

Politiquement, socialement et moralement?

Mercredi 21 février, à 20 h. 30 :

Grand débat sur :

LE PLAN DU TRAVAIL

Peut-on conjurer la crise? Est-ce la dictature ou la démocratie qui nous sauvera? Est-il possible de mater la haute finance? Le Plan du Travail est-il réalisable? Les classes moyennes adhéreront-elles au Plan du Travail? Le P. O. B. est-il capable de conquérir le pouvoir?

Orateurs inscrits :

MM. Max BUSET, député socialiste de Bruxelles, qui ouvrira le débat;
War VAN OVERSTRAETEN, ancien député communiste, qui répliquera.

Mercredi 14 mars, à 20 h. 30 :

Le docteur Pierre VACHET

professeur à l'Ecole de Psychologie de Paris,

ouvrira le débat sur le sujet de son nouveau livre :

PSYCHOLOGIE DU VICE

Le vice est-il une maladie ou une passion? Y a-t-il des hommes-femmes et des femmes-hommes? Y a-t-il des androgynes? Les perversions sexuelles. Les invertis sont-ils des malades ou des vicieux?

L'équivoque de l'unité

Je veux dire tout de suite que les enthousiastes de l'unité me sont infiniment sympathiques, et ce n'est point ici une simple formule. En souhaitant honnêtement l'unité, un militant d'avant-garde fait montre, non seulement de tolérance et de bonnes intentions, mais aussi d'une volonté de rupture avec des traditions qui se révèlent de jour en jour plus déplorable.

Toutefois, si la tendance unitaire indique un salutaire état de conscience socialiste, il n'en est pas moins vrai que cette tendance découle, en fait, de l'état lamentable du mouvement socialiste en général et qu'elle repose sur des illusions.

Si l'on songe premièrement qu'un parti est par définition un ensemble d'individus, unis sur une même base et pour un

même but, on reste confondu devant cette quantité de communistes « qui-ne-sont-pas-du-parti »; ces fractions socialistes opposées à la direction de leur parti, ces syndiqués ligés contre leur direction politique et leurs statuts syndicaux. Sans compter les groupes dont l'essentiel du programme consiste moins dans une affirmation que dans des intentions de redressement de fractions adverses. « Redressomanie » dans laquelle s'épuisent vainement des éléments parfois aptes à mieux employer leurs capacités.

Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que le souhait d'unité implique le sentiment que le parti auquel on se rattache, ne renferme ni la doctrine ni la méthode justes ou tout au moins que ce parti est insuffisant; cependant que les partis adverses ne seraient guère mieux lotis.

Croire à l'unité, c'est donc croire que l'union de plusieurs choses insuffisantes peuvent produire une chose suffisante; que l'addition de médiocrités peut donner un total d'une nature supérieure. C'est cela qui est faux, bien plus encore dans la réalité pratique qu'en logique élémentaire.

En conséquence, si le désir

d'unité est appréciable comme sentiment spontané de travailleurs las et inquiets, on ne peut admettre sa réalisation comme solution et remède à la terrible carence du prolétariat et du socialisme.

Le problème est infiniment plus grave et plus profond.

Le social-réformisme concrétisé par la II^e Internationale s'écroule dans une déchéance difficilement qualifiable. Faute de longues démonstrations historiques — que l'on ne peut reprendre ici — les faits quotidiens suffisent amplement pour vérifier cette triste réalité.

Ne voilà-t-il pas que ce pauvre plan De Man est adopté par acclamations par les néo-socialistes français, qui venaient justement d'être exclus par MM. Blum et Cie, lesquels restaient fidèles à l'Internationale de notre national P. O. B. si bien que M. Blum, qui est un homme pondéré, mesuré et modéré, découvre de plus en plus que le Plan De Man est vraiment trop à droite; dans le même temps que M. Spaak le trouve de jour en jour plus révolutionnaire.

Bien sûr que tout cela n'est pas pour relever le prestige ni

des uns ni des autres; mais rien n'est encore capable de sauver même les apparences.

Quand à la III^e Internationale, la marche des événements devait inévitablement la faire apparaître sous son vrai jour, c'est-à-dire comme un instrument au service de la politique étrangère de l'Etat russe, lequel, comme chacun sait, pratique « le socialisme dans un seul pays », autrement dit, le socialisme national, à moins que ce ne soit le national-socialisme (car il y a, dit-on, une différence).

Dans quelle mesure M. Staline est-il bien servi par ses hommes de confiance? *Chi lo sa?* Les pauvres bougres de militants communistes font sans doute de leur mieux et, de temps à autre, embouchent leurs trompettes qui n'ont plus que deux notes : le prestige de la révolution d'octobre, et la défense de l'U. R. S. S. Mais les trompettes ne sont fêlées à l'usage, elles ne seront jamais les trompettes de Jéricho, ni celles qui sonneront l'assaut suprême.

Voilà donc ce que l'on voudrait unir.

Le socialisme de M. Vandervelde avec celui de M. Staline, en y ajoutant celui de MM.

Marquet-Déat, Spaak-De Man, etc., etc. Ce qui nous donnerait quelque chose comme l'Internationale néo-sociale-nationale bolchéviste. Le tout vraisemblablement sous l'égide de Marx-Engels qui, à titre posthume, ont l'habitude de patronner des choses bien moins extraordinaires.

Tout cela serait plaisant s'il ne s'agissait en fin de compte de l'avenir du socialisme, c'est-à-dire de l'avenir de l'humanité et si nous n'avions si peur du fascisme. Pour d'autant plus grande qu'elle résulte bien plus de la conscience de notre incapacité que de la force de nos ennemis.

(Il n'y a pas mille miliciens Dinassos en Belgique, il y a 600.000 membres du seul P. O. B., mais y a-t-il un militant socialiste clairvoyant qui ne craigne les Dinassos?)

C'est que l'on devine chez l'ennemi, malgré sa faiblesse matérielle, sa bêtise et son ridicule, un redoutable dynamisme, une dangereuse jeunesse, un puissant goût de l'action. C'est que du côté des « rangés », on vit sur un passé mort, que les déceptions ont rongé la foi, et que le sol même manque sous leurs pas.

J'entends bien qu'il est d'autres tentatives, et qu'il est bruit d'une quatrième Internationale. Là aussi cependant le principe reste identique, on prend les mêmes et on recommence. On se croit fort audacieux, on veut remonter le courant, mais on ne remonte pas au delà d'un très proche passé. On discute avec un verbe vigoureux, mais une incroyable timidité de pensée sur des détails secondaires et rien de ce qui devrait être remis en question, n'est seulement abordé.

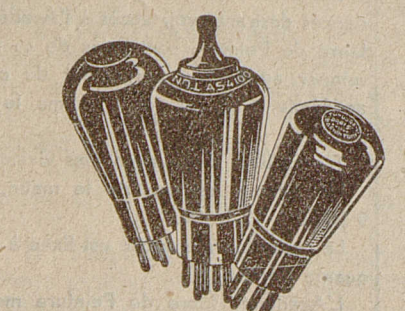
A défaut d'autre chose, Marx (car ils sont tous marxistes) devrait cependant leur avoir appris à remonter de l'effet à la cause.

Pourtant le socialisme c'est la vie, la jeunesse et l'action éternelle, et c'est pourquoi il triomphera. Mais il ne triomphera que le jour où il sera tout cela. L'heure est assez grave pour parler sans détours.

Ce qui manque au socialisme ce n'est ni le nombre, ni le potentiel de force, ni l'organisation, ni même l'argent; c'est la foi et la volonté d'action.

Cette foi et cette volonté ne peuvent se retrouver par l'union des déchéances et des sectarismes. Elles ne peuvent surgir que de l'unité sur un socialisme réaffirmé dans toute sa plénitude, sa pureté et sa force.

ERNESTAN.



TUNGSRAM

A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL.